MATRIMOINE DU 5e

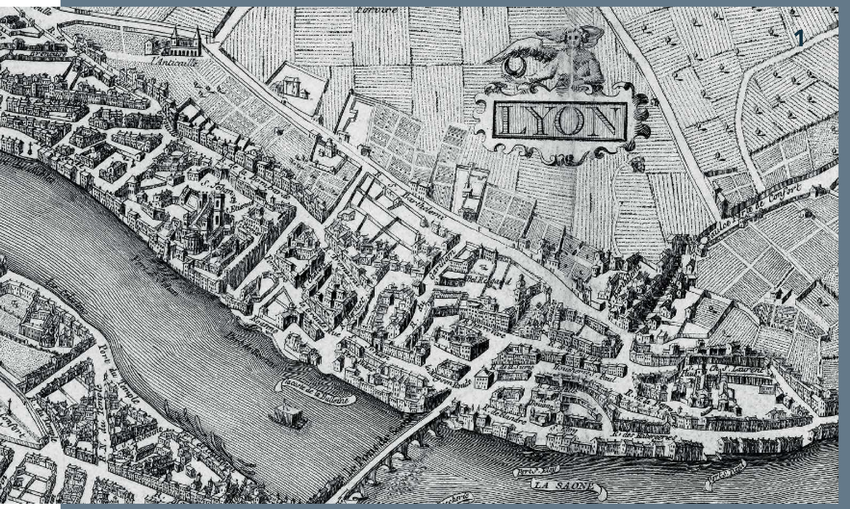
Les femmes dans l'espace public du 5e arrondissement.

Mars 2021

VILLE DE LYON 5e

MATRIMOINE DU 5e

À la découverte du matrimoine du 5e arrondissement.



VOIRIE : OÙ SONT LES FEMMES ?
En France, 6% des rues portent un nom de femme. Pour la seule voirie, ce chiffre tombe à 5% dans le 5e arrondissement de Lyon (contre 43% de noms masculins, et 52% de noms neutres).

Elles ne sont en réalité que six femmes à avoir explicitement leur nom sur une rue ou allée de notre arrondissement : Pauline Jaricot, Mère Élisabeth Rivet, Sœur Janin, Sœur Bouvier et Anne-Marie et Marie-Louise Soucelier. S'ajoutent la rue des Estrées, mais sans référence explicite à Gabrielle des Estrées, ou encore les impasses de la Joconde et de la Reine, les rues Henriette et des Trois Maries.

L'injustice mémorielle la plus flagrante de notre arrondissement se situe sans doute rue « Joliot-Curie », qui ne fait référence qu'à Frédéric et non à Irène, alors que les deux ont reçu le Prix Nobel de Chimie, et que seule la seconde a été membre d'un gouvernement français. C'était d'ailleurs l'une des trois premières, en 1936.

MÉMOIRE DES FEMMES DANS L'ESPACE PUBLIC : SORTIR DE L'INVISIBILISATION.
Cette invisibilisation est ancienne. Déjà dans le plan scénographique de Lyon de 1550, on ne distingue que 37 femmes parmi les 428 personnages représentés dans l'espace public, soit 8,6%. Sur la fresque des Lyonnais de 1995 qui se trouve dans le 1er arrondissement, elles ne sont que cinq femmes sur 31 personnages (16,1%), dont aucune parmi les six contemporains.

Est-ce parce que les femmes ne font rien de notable, ou ne sont à la source d'aucun acte héroïque, d'aucune découverte ? Certainement pas. Les temps changent, et les femmes prennent la place qui leur est due, dans les différentes sphères de notre société (politique, sciences, culture, sports), même si des résistances parfois féroces perdurent. Le combat pour rendre plus visible la mémoire des femmes à travers les siècles s'amorce tout juste.

Cette exposition vous donne à voir 29 portraits de femmes qui ont leur nom dans l'espace public de notre arrondissement… ou pourraient légitimement y prétendre. Preuve qu'en cherchant un peu, on trouve facilement des femmes aux parcours passionnants, mais qui n'ont pas toujours eu la reconnaissance qu'elles méritaient, des femmes dont l'Histoire et surtout ceux qui l'écrivent ont parfois effacé la mémoire.

1 *Plan scénographique de la Ville de Lyon de 1550 (détail)*
© Bibliothèque municipale de Lyon

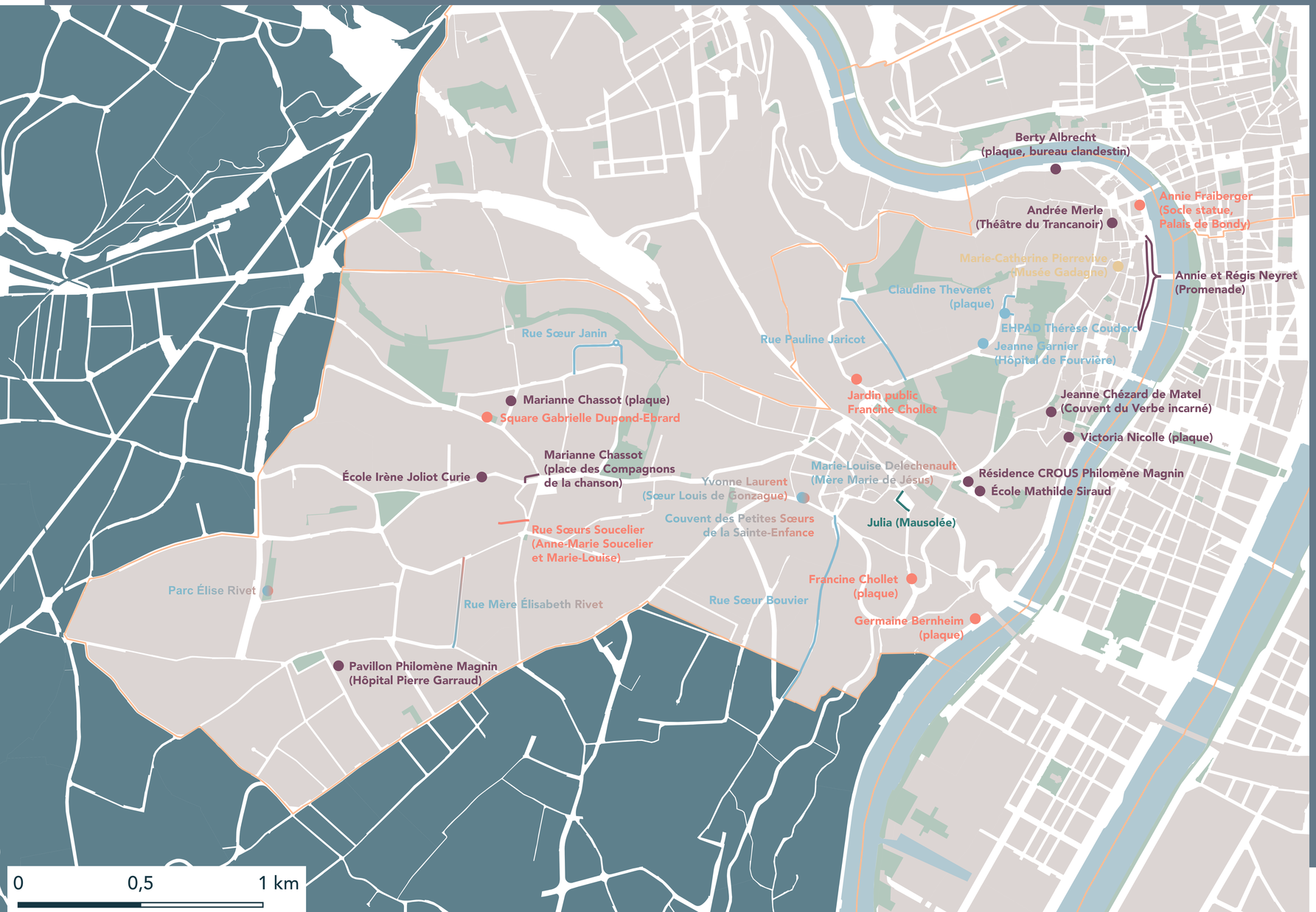
2 *Fresque des Lyonnais de 1995*
© DR

2 ATC GROUPE

VILLE DE LYON 5e

MATRIMOINE DU 5e

Classement thématique des 29 portraits.



- Lugdunum
- Renaissance
- Culte
- Résistance et Déportation
- Modernité

Cartographie

© Ville de Lyon - droits réservés - 02/2021

VILLE DE LYON 5e

3 ATC GROUPE

MATRIMOINE DU 5e

1

2

Julia

Lugdunum, début du Ier siècle après Jésus-Christ

La plus ancienne lyonnaise connue ?

#lugdunum #mausolée

Lugdunum est fondé en 43 avant Jésus-Christ, sur les hauteurs de Fourvière, autour de l'actuelle rue Radisson. C'est une colonie romaine fondée par des soldats où le statut des femmes est très varié : citoyennes romaines, étrangères, esclaves ou affranchies. À Lugdunum, les femmes citoyennes romaines sont majoritaires. Elles vivent soit sous la tutelle de leur père, soit sous celle de leur mari. Seules les mères de trois enfants ou plus étaient libérées de toute tutelle masculine. Leurs activités sont essentiellement domestiques, ou religieuses. L'activité économique des femmes reste rarissime, même si une des trois femmes médecins connues de Gaule est Lyonnaise (Metilia Donata, au IIe siècle).

UN TOMBEAU ET UN BUSTE DÉCOUVERTS EN 1885.
La nécropole de Trion, située le long de l'ancienne voie d'Aquitaine, est la plus ancienne et la plus importante de Lugdunum. C'est là que lors de fouilles en 1885 est retrouvé le tombeau de Julia, remonté place Eugène-Wernert où il est toujours. Le tombeau était accompagné d'un buste de femme, sculpté en haut relief sur une plaque en pierre du Midi. La tête est rejetée en arrière, les cheveux tirés vers la nuque et deux longues mèches tombent sur ses épaules.

Que savons-nous de Julia ? À peu près rien, sinon qu'elle devait être, elle ou sa famille, assez riche pour s'offrir une sépulture assortie d'un buste sculpté. D'ailleurs les fouilles archéologiques ne nous ont donné à voir que trois autres femmes représentées par des sculpteurs de Lugdunum. (E.P.)

1 *Profil gauche d'une tête à longue chevelure, Collection de Lugdunum, musée & théâtres romains, num.inv. : 2001.0.156*
© Jean-Michel Degueule, Christian Thioc/Lugdunum

2 *Mausolée de la place Wernert à Lyon (Saint-Just). Le tombeau de Julia est sur la gauche de l'image*
© DR

4 ATC GROUPE

Marie-Catherine Pierrerive

Marion de Pierrevive, fin des années 1490 (Lyon) — 1570 (Paris)

Une humaniste lyonnaise à la cour de Catherine de Médicis.

#humaniste #courduroi

FILLE D'UNE RICHE FAMILLE DE NÉGOCIANTS.
Marie-Catherine Pierrevive, dite Marion, est la fille de Nicolas Pierrevive, un négociant italien du nom de Pietra Viva qui s'installe avec ses trois frères à Lyon dans les années 1470. Elle naît dans l'hôtel particulier de sa famille, qui deviendra le musée Gadagne, dont la construction est achevée en 1540. Marie-Catherine épouse en 1516 le banquier Antoine de Gondi. Le couple vit alors dans un immeuble racheté par Marie-Catherine à son frère situé le long de la montée Saint-Barthélémy. En 1521, Antoine de Gondi achète un terrain dans le sud de Lyon et y fait bâtir un château, surnommé le Château du Grand Perron, actuel centre hospitalier Lyon-Sud.

HUMANISTE DE LA RENAISSANCE.
Durant les années 1520 et 1530, Marie-Catherine reçoit des savants et esprits éclairés à ses domiciles, qui deviennent un des centres de la vie humaniste de Lyon. Elle recevra notamment Étienne Dolet, Bonaventure Des Périers, Papire Masson, et Maurice Scève. Ortensio Lando fait référence à ce Salon humaniste dans son ouvrage Paradossi édité à Lyon en 1543. Un de ses visiteurs, le poète et musicien Eustorg de Beaulieu deviendra le maître de musique de sa fille.

DAME DE CONFIANCE DE CATHERINE DE MÉDICIS.
Probablement en 1533, alors que Catherine de Médicis remonte de Marseille où elle vient d'épouser le fils du roi de France, les deux italiennes se rencontrent et créent des liens forts. Ainsi, de 1544 à 1556, Marie-Catherine se rend seule à Paris seule. Elle assure la gouvernance de Charles-Maximilien en 1551. Dame de confiance de la reine, elle aurait eu à sa charge la gestion de ses biens ainsi que le suivi de la construction du palais des Tuileries. Marie-Catherine profite de sa position pour placer ses enfants : Albert de Gondi, Maréchal de France et Duc de Retz, Pierre de Gondi, Cardinal, Evêque de Paris et Charles, Général des Galères. (S.P.)

1 *Marie-Catherine Pierrevive, femme d'Antoine de Gondi*
© Titien (1489?-1576), peintre du modèle (Bibliothèque nationale de France)

2 *Le Château du Grand Perron*
© Ville de Pierre-Bénite

MATRIMOINE DU 5e

Jeanne Chézard de Matel

6 novembre 1596 (Roanne, Loire) — 11 septembre 1670 (Paris)

Une mystique du XVIIe siècle.

#religion #verbeincarné #mysticisme

Issue de la petite noblesse roannaise, Jeanne Chézard de Matel est une religieuse mystique de la Renaissance.

DES ÉPISODES D'EXTASES MYSTIQUES.

Jeanne Chézard de Matel reçoit une éducation pieuse par sa mère dont les autres enfants meurent en bas âge. Sa nombreuse correspondance avec le père Coton (jésuite confesseur du roi) et François de Sales, (Évêque de Genève, écrivain et grand spirituel) en atteste : Jeanne Chézard de Matel aurait connu plusieurs extases mystiques, ce qui désigne un état où l'individu se ressent comme « transporté hors de lui-même », où l'âme s'unit à Dieu.

Elle fonde à Roanne en 1625 avec sa fortune personnelle une maison d'éducation pour les jeunes filles avec un couvent donné à une nouvelle communauté, dite des « Filles de l'Agneau-Jésus », avec l'aide de l'archevêque de Lyon (Mgr de Marquemont). La communauté déménage à Lyon en 1628, puis va rapidement s'étendre en France, notamment dans le midi et prendre le nom d'ordre du Verbe incarné. Le couvent de l'ordre s'installe finalement dans la montée du Gourguillon, sur la colline de Fourvière, en 1655.

Elle est déclarée vénérable en 1992 (première étape dans un procès de béatification) par le pape Jean-Paul II en reconnaissance de « l'héroïcité de ses vertus ».

LE MAISON JEANNE CHÉZARD DE MATEL.

Le monastère du Verbe-Incarné, installé en 1655 en haut de la montée du Gourguillon, était une grande maison de vingt-sept mètres de façade, ayant appartenue aux Orlandini, noble famille florentine. La Révolution française vient mettre fin à l'activité de l'ordre du Verbe incarné dans ces locaux. Le 10 mai 1790, le couvent est fermé, et les religieuses sont dispersées dans plusieurs villes.

Quelques religieuses parviennent en 1833 à s'installer dans un nouveau lieu, toujours sur la colline de Fourvière, mais cette fois au 42 rue du Juge-de-Paix (actuelle rue Radisson). Les religieuses du Verbe Incarné occupent toujours ces lieux, où elles tiennent une petite résidence de dames âgées : la maison Jeanne Chézard de Matel. (B.D. et E.P.)

Portrait de Jeanne Chézard de Matel en prière.
« Le portrait de Mère Jeanne Marie Chézard de Matel, laquelle vivant a institué, establi et fondé l'Ordre et Congrégation du Verbe Incarné au Très Saint Sacrement de l'autel par des grâces de Dieu extraordinaires, et par les Bulles d'Urbain VIII et d'Innocent X. Elle a donné l'habit que Dieu luy avait montré, qu'elle a porté avec respect et dévotion et fait ses Voeux, et après avoir vécu Stem. 73 ans, 10 mois, 5 jours, a quitté cette vie le 11 septembre l'an 1670 pour jouir de Dieu éternellement ».
© Collection de Joseph Delaroa

VILLE DE LYON 5e

Claudine Thévenet

Mère Marie Saint-Ignace, 30 mars 1774 (Lyon) — 3 février 1837 (Lyon)

La fondatrice de la congrégation de Jésus-Marie.

#religion #sainte

LA CONGRÉGATION DES RELIGIEUSES DE JÉSUS-MARIE.
Née à Lyon en 1774 d'une famille de commerçants en soierie, Claudine Thévenet voit sa vie bouleversée en 1793 quand à 19 ans elle assiste en pleine Révolution française, impuissante et horrifiée à l'exécution de deux de ses frères.

D'un fort tempérament, elle décide alors de se consacrer à soulager la misère spécialement des enfants et des jeunes pauvres ou abandonné·es, afin de leur donner une première instruction et ensuite de leur apprendre un métier, tout en leur apportant une importante formation religieuse et morale.

Claudine Thévenet fonde en 1818 la congrégation des religieuses de Jésus-Marie qui vient s'établir sur la colline de Fourvière en 1820 sur un terrain acheté à la famille de Pauline Jaricot. Claudine Thévenet prend le nom de Mère Marie Saint-Ignace. Elle meurt le 3 février 1837.

Claudine Thévenet est canonisée le 21 mars 1993 par le pape Jean-Paul II et sa fête est fixée au 3 février.

L'ESSOR DE LA CONGRÉGATION.
Depuis sa mort, la congrégation ne cesse de croître d'abord en Inde en 1842, puis au Canada en 1855. Les sœurs de Jésus-Marie sont aujourd'hui environ 1800, réparties dans 180 maisons, sur les cinq continents.

Les sœurs de Jésus-Marie sont toujours sur l'esplanade de Fourvière en face de la basilique où elles tiennent un foyer d'étudiantes qui peut accueillir jusqu'à 70 jeunes filles. (B.D. et E.P.)

1 *Portrait de Claudine Thévenet, Mère Marie Saint-Ignace, peint probablement par sa nièce Emma Mayet.*
© DR

2 *Plaque à la mémoire de Claudine Thévenet, place de Fourvière*
© Bibliothèque municipale de Lyon

ATC GROUPE

MATRIMOINE DU 5e

Pauline Jaricot

22 juillet 1791 (Lyon) — 9 janvier 1862 (Lyon)

Entre propagation de la foi et œuvre sociale.

#religion #missionnaires #mouvementsocial #canuts

Pauline Jaricot est née au sein d'une famille de soyeux lyonnais, bourgeoise et attachée aux valeurs chrétiennes et à la monarchie.

ENGAGEMENTS MISSIONNAIRE ET SPIRITUEL.
De 13 à 17 ans, Pauline Jaricot fréquente le monde exclusif des soyeux. Elle mène une vie mondaine et festive. Le dimanche des Rameaux 1816, lors d'un prêche sur « les illusions de la vanité, l'être et le paraître », Pauline se sent interpellée. Elle décide alors de se vêtir comme les ouvrières en soierie de la Croix-Rousse, visite les pauvres et les détenus, soigne les malades, recueille les enfants abandonnés et vient en aide aux femmes prostituées.
Le 25 décembre 1816, elle fait voeu de chasteté et s'engage à consacrer sa vie à Dieu et aux autres.

Pauline Jaricot cherche ensuite à lier aides matérielles et « réveil des valeurs spirituelles ». Elle fonde alors l'Œuvre de la Propagation de la Foi à Lyon le 3 mai 1822. L'œuvre vient en aide aux prêtres et religieux catholiques missionnaires dans les zones de mission. C'est la plus ancienne et la plus importante des œuvres missionnaires regroupées par la suite par le Saint-Siège.

Dans le même esprit, Pauline Jaricot fonde en 1826 l'Œuvre du Rosaire Vivant. Elle pense que cette prière, maintes fois recommandée par les Papes, pourra limiter la déchristianisation des sociétés industrielles. En 1832, elle achète une maison montée Saint Barthélemy, qu'elle nomme « Maison de Lorette ». Elle rassemble autour d'elle une communauté de jeunes filles pieuses qu'elle nomme « Les filles de Marie » . Elle fait de la Maison de Lorette le siège de l'Œuvre du Rosaire Vivant.

ŒUVRE SOCIAL.
En novembre 1831, lors de la première insurrection des Canuts, Pauline Jaricot prend fait et cause pour les ouvriers et ouvrières en soierie, ce qui la met en rupture avec son milieu social : « S'il est parfois nécessaire de réprimer les émeutes et de rétablir l'ordre, il est encore plus nécessaire et plus urgent de supprimer les causes du désordre en donnant à ceux qui souffrent les deux choses dont les hommes ne peuvent se passer : du pain et une espérance, la sécurité et la lumière, ce qui assure la vie matérielle et ce qui la transfigure ». (D. LATHOUD, page 12). Elle apporte son aide dans les premiers soins aux insurgés blessés, et distribue largement des médailles représentant la Vierge.

En 1845, Pauline Jaricot acquiert les hauts fourneaux de Rustrel, près d'Apt, dans le Vaucluse. Elle y promeut un modèle de production respectueux des conditions de travail et de vie des ouvriers. Mais elle est ruinée par des hommes d'affaires en qui elle avait mis, à tort, toute sa confiance. Pauline Jaricot meurt en 1862 dans sa chambre de la maison de Lorette, dans la misère et l'indifférence générale. Elle dira : « Je n'ai été que l'allumette qui allume le feu ». (E.P.)

1 *Portrait de Pauline Jaricot, église Saint-Nizier*
© Archives municipales de Lyon

2 *Photo de la Maison Lorette, montée Saint-Barthélémy*
© DR

Thérèse Couderc

1er février 1805 (Sablières, Ardèche) — 26 septembre 1885 (Lyon)

De paysanne à sainte.

#religion #sainte

Thérèse Couderc, née Marie-Victoire Couderc, est une religieuse, fondatrice des Sœurs de Notre-Dame du Cénacle à Lalouvesc (Ardèche). Canonisée, elle est considérée comme sainte par l'Église catholique.

LA PETITE PAYSANNE FONDATRICE DES SŒURS DU CÉNACLE.
Native d'Ardèche, Thérèse Couderc était « une petite paysanne » d'origine modeste qui crée à 23 ans à Lalouvesc, lieu de pèlerinage de Saint François Régis, une nouvelle congrégation pour accueillir spécialement les femmes pèlerines puis pour assurer la prédication de retraites spirituelles : la Congrégation Notre Dame du Cénacle.

À partir de 1867, Thérèse Couderc vit à Lyon sur la colline de Fourvière où elle enseigne la foi chrétienne à des adultes et organise des retraites de spiritualité ignatienne (selon l'enseignement d'Ignace de Loyola, le fondateur des jésuites) . Elle meurt le 26 septembre 1885 à Lyon et son corps est ramené à Lalouvesc en Ardèche.

Elle est canonisée le 10 mai 1970 par le pape Paul VI. Sa fête a été fixée le 26 septembre.

EHPAD THÉRÈSE COUDERC.
Aujourd'hui les Sœurs du Cénacle sont toujours installées sur la colline de Fourvière, au 3 place de Fourvière. La grande maison ocre à côté de la basilique de Fourvière est devenue en 2004 un petit EHPAD associatif de 40 places, dénommé Thérèse Couderc. Les Sœurs du Cénacle y vivent avec des résidentes laïques et d'autres religieuses ainsi que le personnel. Certaines poursuivent, selon les appels et leurs possibilités, accompagnements spirituels, retraites, catéchèse et soutien de personnes migrantes pour l'apprentissage du français. (B.D. et E.P.)

1 *Portrait de Thérèse Couderc*
© Diocèse de Viviers

2 *Vue sur l'EHPAD Thérèse Couderc, 3 place de Fourvière*
© DR

ATC GROUPE

Jeanne Garnier

Née Jeanne, Françoise Chabod, 15 juin 1811 (Lyon) — 28 décembre 1853 (Lyon)

La première pierre de l'Hôpital de Fourvière.

1

#religion #santé

2

Vue d'ensemble du Calvaire en 1908 avec la nouvelle ferme et la nouvelle aumônerie.

Jeanne Chabod, issue de la bourgeoisie commerçante, se marie le 7 juillet 1832 avec Jean Garnier, qui tient un commerce de quincaillerie et de ferronnerie.

DU DEUIL À L'ENGAGEMENT RELIGIEUX ET SOCIAL.
Entre avril 1834 et septembre 1835, Jeanne Garnier perd successivement son mari et ses deux jeunes enfants. Pendant deux ans de deuil, elle se rend chaque jour au cimetière de Loyasse. Elle entreprend ensuite une quête spirituelle. Après plusieurs retraites religieuses, elle écrit dans un poème le 25 mars 1841 son renoncement au monde :

« Monde, garde tes biens, tes frivoles délices ;
Je te dis en ce jour un éternel adieu.
C'est de Croix… de Mépris… d'Amour… de Sacrifices
Que doit vivre ici-bas une épouse de Dieu ».

Elle se dévoue alors aux pauvres de sa paroisse. C'est dans ce cadre qu'elle fait la rencontre d'une femme « incurable », dévorée par un chancre au visage. Jeanne Garnier la soigne et l'accompagne. Elle rencontre ensuite une autre « incurable », Marie-Françoise Chaise, brûlée et sans espoir de guérison. À l'époque, les hôpitaux lyonnais cherchent avant tout à soigner des malades guérissables, et ne gardent plus les incurables. L'idée d'une réponse collective émerge dans l'esprit de Jeanne Garnier.

Le 8 décembre 1842, l'Œuvre des Dames du Calvaire est fondée. En mai 1843, l'Œuvre s'installe dans une grande maison au 12 rue Vide-Bourse. Jeanne Garnier reçoit notamment le soutien financier de Pauline Jaricot. Au fil du temps, d'autres logements permettent de répondre à un nombre toujours plus important de malades. Le 19 juillet 1852 Jeanne Garnier et six dames achètent conjointement le Clos de la Sarra, sur les coteaux de Fourvière. Il se compose d'une demeure à réhabiliter et d'un terrain où sera construit un véritable hospice aménagé pour accueillir une cinquantaine d'incurables. Leur installation se fait le 2 octobre 1853 après plusieurs mois de travaux. Jeanne Garnier décède quelques semaines plus tard d'une affection pulmonaire, le 28 décembre 1853, à l'âge de 42 ans.

DE L'ŒUVRE DES DAMES DU CALVAIRE…
À L'HÔPITAL DE FOURVIÈRE.
L'hospice s'agrandit progressivement : il accueille 60 personnes en 1854… et 150 en 1902. L'Œuvre des Dames du Calvaire est reconnue d'utilité publique en 1861 et des établissements analogues ouvrent dans d'autres villes. Le 22 juin 1990, l'association Hôpital Sainte-Croix, créée en 1882 par les sœurs Louise et Rose Faurite, absorbe l'association Hôpital Notre-Dame du Calvaire, et devient l'association Hôpital de Fourvière. Au début des années 2010, l'ensemble des activités est regroupé sur le site de l'ancien hôpital du Calvaire, renommé site Jeanne Garnier, centre de gérontologie de référence. (E.P.)

1 *Portrait de Jeanne Garnier*
© Hôpital de Fourvière

2 *L'hôpital des Dames du Calvaire en 1908*
© Simone Wyss (collection) in Deux cents ans d'Histoire lyonnaise : de Jeanne Garnier à l'Hôpital de Fourvière

2

Sœur BOUVIER, qui présida à près de 100.000 naissances à la maternité de l'Hôtel-Dieu, n'est plus

L'HOTEL-DIEU est en deuil car Sœur Bouvier, « la Sœur aux 100.000 accouchements » comme on l'appelait dans les services de l'hospice est morte, samedi matin.

Le 20 juin 1869, naissait à Sainte-Eusèbe, petit village des environs de Rumilly, près d'Annecy, en Haute-Savoie, une fille qui devait répondre aux prénoms de Jeannette, Louise. Son père, M. Pierre Bouvier était exploitant agricole, et sa mère, née Péronne Jeantet ,ménagère.

Jeannette Bouvier entrait à l'Hôtel-Dieu le 2 mai 1890 comme novice chez les sœurs hospitalières. Elle prenait l'habit le 7 mai 1891 et la croix le 29 mars 1893.

A l'Hôtel-Dieu elle passait son diplôme d'accoucheuse le 15 juillet 1895, diplôme qu'elle allait très bien mettre en pratique puisque jusqu'à sa « mise en reposante », en 1955, elle s'occupa de la maternité. Quelques années après avoir obtenu son diplôme, elle était d'ailleurs nommé cheftaine du service de la maternité.

C'est ainsi que Sœur Bouvier a vu défiler dans ses services plusieurs générations de mères lyonnaises, ce qui explique sa popularité parmi les familles de Lyon. Avant de devenir reposante, elle avait participé à la venue au monde de plus de 186.000 petits Lyonnais.

Son activité inlassable et sa gentillesse, devaient lui valoir de très nombreuses distinctions aussi bien francaises qu'étrangères. L'Administration des Hospices civiles de Lyon lui remettait en 1921 et 1932 les médailles d'argent et de vermeille. La médaille de l'Assistance lui était décernée : médaille de bronze en 1926, d'argent en 1931, et d'or en 1936.

D'autres distinctions innombrables lui étaient remises : médaille des épidémies en avril 1914, les palmes académiques en 1919, et la légion d'honneur en 1941.

Sœur Bouvier, comme le faisait remarquer M. Galland, directeur de l'Hôtel-Dieu, a participé pendant plus d'un demi-siècle à l'histoire de l'hopital. Elle a vu deux guerres, avec tout ce que cela comporte de surcroit de travail dans un hôpital. Elle a assisté à l'incendie du Dôme. On n'en finirait pas d'énumérer tous les faits qui sont devenus indissociables de la vie de l'hospice et dont elle a pu avoir connaissance et très certainement y prendre part.

Ainsi qu'elle l'avouait elle-même, peu de temps avant sa mort, « Qu'est-ce que j'ai fait durant ma vie ? » car pour elle en effet point d'action d'éclat, mais un labeur quotidien de plus de soixante ans. Un labeur qui nécessitait un courage exemplaire à une époque où la maternité de l'Hôtel-Dieu était la plus importante de Lyon, avant la mise en service de celles de l'Hôpital Edouard-Herriot et de Rousse.

Cette Sœur, toujours très enjouée, très agréable, pleine de bonté, aux dires même de ceux qui l'ont connue, jouissait d'une santé parfaite. Et pourtant fait curieux elle ne désirait pas devenir centenaire. Cependant sans un regrettable accident elle aurait pu très bien dépasser ce cap.

A la mi-octobre, Sœur Bouvier qui vaquait à ses occupations quotidiennes dans sa chambre, chuta si malencontreusement qu'elle eut le fémur brisé. Elle ne devait pas se remettre de cette fracture. Pendant trois semaines elle resta allongée sur un lit, la jambe en traction, souffrant énormément. Son cœur ne résistait pas à cette épreuve et samedi matin, vers 9 heures, Sœur Bouvier s'éteignait paisiblement.

Ses funérailles auront lieu mercredi matin, à 9 heures, dans la chapelle de l'Hôtel-Dieu. Si les derniers parents qui lui restent, une nièce et des neveux, ne désirent pas la ramener à Sainte-Eusèbe, la doyenne des Sœurs hospitalières de Lyon sera enterrée au cimetière des Sœurs à la Guillotière.

1

Sœur Bouvier

Née Jeannette-Louise Bouvier, 20 juin 1869 (Saint-Eusèbe, Haute-Savoie) — 6 novembre 1965 (Lyon)

La Sœur aux 100 000 enfants.

#religieuse #sagefemme #sœurshospitalières

CHEFTAINE DE LA MATERNITÉ DE L'HÔTEL-DIEU DE 1905 À 1950.
Contemporaine de Sœur Janin et membre elle aussi des religieuses des Hospices Civils de Lyon, Sœur Jeanette Bouvier fut quant à elle sage-femme à l'Hôtel-Dieu de Lyon pendant 65 ans jusqu'à l'âge de 86 ans. Certains l'ont surnommée « la Sœur aux 100 000 enfants » !

De son vivant elle reçut les palmes académiques et la légion d'honneur en reconnaissance de sa grande compétence en obstétrique et de sa profonde humanité envers toutes les femmes. Sa congrégation, les Sœurs des Hospices Civils de Lyon sont appelées aujourd'hui Sœurs hospitalières de Notre-Dame de Pitié de Lyon.

TÉMOIGNAGES SUR SŒUR BOUVIER
Plusieurs témoignages décrivent Sœur Bouvier dans ses fonctions :

« À l'Hôtel-Dieu, mon premier service était dirigé par Sœur Bouvier. D'emblée, elle m'a prise en charge et je suis restée auprès d'elle jusqu'à son départ en retraite. Elle disait bien m'aimer parce que je n'étais pas bavarde. Je faisais les nuits et le matin, je rendais compte de ce qui s'était passé à Sœur Bouvier. Celle-ci couchait dans le service et était mobilisable à tout moment. La consigne était de ne jamais refuser une entrée. J'ai ainsi installé un grand nombre de matelas à même le sol ». (témoignage de Sœur Bruna, in Souvenirs de quelques décennies de vie hospitalière, René Mornex, 2002, p.142).

« Savoyarde, bien équilibrée, c'était une excellente sage-femme. Tous les chefs de service lui faisaient confiance, notamment pour les extractions aux forceps. Lorsqu'elle demandait de l'aide, ils savaient que la situation était grave. Sœur Bouvier ne s'imposait pas par son physique. Elle avait une voix douce et son image était celle de l'humanité. Cela s'exprimait en partie avec les jeunes femmes ayant provoqué une fausse-couche ; dans son attitude ou sa prise en charge on ne pouvait percevoir une quelconque expression d'un jugement moral » (Collectif d'anciennes religieuses, ibid).

Le nom de Sœur Bouvier est attribué le 23 janvier 1967 à la rue qui débute face à la place Saint Irénée, à la jonction de la rue Commandant Charcot et de l'avenue de la Première Division Française Libre (DFL). (B.D. et E.P.)

1 *Sœur Bouvier à la maternité*
© Collections photographiques du musée des Hospices civils de Lyon
(fonds conservés à la Bibliothèque municipale de Lyon)

2 *Article de presse du 8 novembre 1965, EL*
© Archives municipales de Lyon

MATRIMOINE DU 5e

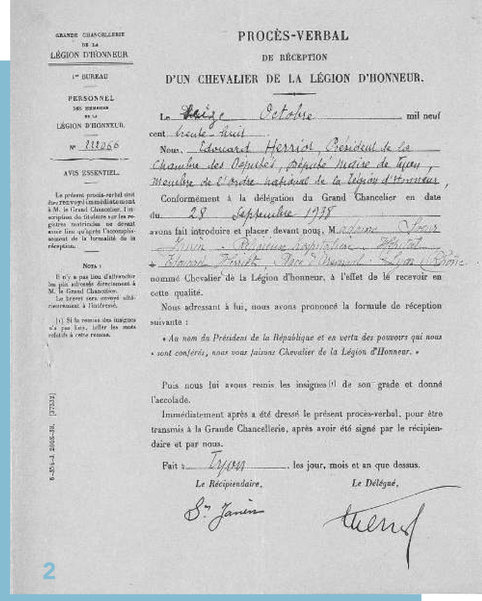
Sœur Janin

Françoise, Claudine Janin, 23 novembre 1870 (Sion, Haute-Savoie) — 15 juin 1945 (Lyon)

Cheftaine de la clinique obstétricale.

#religieuse #sagefemme #sœurshospitalières

1



GRANDE CHANCELLERIE DE LA LÉGION D'HONNEUR

1er BUREAU

PERSONNEL DES MEMBRES DE LA LÉGION D'HONNEUR.

N° 111256

AVIS ESSENTIEL.

La présent procès-verbal doit être renvoyé immédiatement à M. le Grand Chancelier. Les sociétés de décorés sur les registres matricules ne devant avoir lieu qu'après l'accomplissement de la formalité de la réception.

Nota :

Il n'y a pas lieu d'affranchir les plis adressés directement à M. le Grand Chancelier.

Les brevets sont envoyés ultérieurement à l'intéressé.

(1) Si le remise des insignes n'a pas lieu, biffer les mots relatifs à cette remise.

6-25-1-2 2106-36. (72313)

PROCÈS-VERBAL

DE RÉCEPTION

D'UN CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR.

Le Seize Octobre mil neuf cent trente huit

Nous, Edouard Herriot Président de la Chambre des Députés, député maire de Lyon, Membre de l'Ordre national de la Légion d'Honneur,

Conformément à la délégation du Grand Chancelier en date du 28 Septembre 1938

avons fait introduire et placer devant nous, Mademoiselle Janin Lyon - Hospices Hospitaliers Pitié Rhône Pitié Rue Bouvier Lyon (Rhône)

nommé Chevalier de la Légion d'honneur, à l'effet de le recevoir en cette qualité.

Nous adressant à lui, nous avons prononcé la formule de réception suivante :

« *Au nom du Président de la République et en vertu des pouvoirs qui nous sont conférés, nous vous faisons Chevalier de la Légion d'Honneur.* »

Puis nous lui avons remis les insignes (1) de son grade et donné l'accolade.

Immédiatement après a été dressé le présent procès-verbal, pour être transmis à la Grande Chancellerie, après avoir été signé par le récipiendaire et par nous.

Fait à Lyon, les jour, mois et an que dessus.

Le Récipiendaire, *Le Délégué,*

Sœ Janin

2

UNE CARRIÈRE DE SAGE-FEMME.
Diplômée en 1895, Françoise Janin intègre les Sœurs hospitalières des Hospices Civils de Lyon, sous le nom de Sœur Janin. Elle entre le 12 mars 1891 à l'Hôpital Edouard-Herriot, dont elle devient ensuite cheftaine de la clinique obstétricale. Elle travaille également à l'Hôpital de la Charité. En 1939, elle est encore mentionnée comme active dans les états du personnel dont nous disposons. Elle est morte en 1945.

Elle reçoit le 16 octobre 1938, la croix de Chevalier de la Légion d'Honneur, pour sa compétence et son dévouement des mains du Maire, Édouard Herriot, alors en fin de mandat. Distinction encore fort rare pour les femmes entre les deux guerres.

Une rue lui est attribuée le 4 mars 1974 par le conseil municipal. La rue Sœur Janin se situe à côté du centre des Massues au Point du Jour. Le quartier, classé « Quartier politique de la ville » porte son nom.

QUE SONT DEVENUES LES SŒURS HOSPITALIÈRES ?
Sœur Janin comme Sœur Bouvier faisaient partie de la Congrégation des Sœurs hospitalières, congrégation reconnue par le Cardinal Maurin le 7 février 1933 par décret sous l'appellation « Sœurs ou religieuses des Hospices Civils de Lyon », confirmée par Monseigneur Gerlier. Le Cardinal Renard l'a officiellement admise comme congrégation diocésaine en 1969. Les Sœurs hospitalières sont une congrégation « classique » mais sans supérieure générale.

Les Sœurs hospitalières sont une institution unique en France, et elles ont fait le renom des hôpitaux lyonnais. Véritables chevilles ouvrières, communauté ouverte, elles ont participé et contribué à l'histoire de la cité aux travers des événements qui ont marqué la France pendant près de cinq siècles. En plus de la reconnaissance des malades, elles reçoivent également celle de la Nation. En 1938, on recensait deux Sœurs ayant la Croix de la Légion d'Honneur, cinq les Palmes Académiques, 85 la Médaille des Epidémies et 463 la Médaille de l'Assistance Publique.

En 2005, on recense encore une dizaine de Sœurs hospitalières en activité aux Hospices Civils de Lyon (HCL), et une quarantaine dites « reposantes ». Ces dernières, souvent très âgées, sont hébergées dans un pavillon de l'Hôpital Edouard Herriot, puis à l'Hôpital Pierre Garraud dans le 5e arrondissement.

Les Sœurs des Hospices Civils de Lyon sont appelées aujourd'hui Sœurs hospitalières de Notre-Dame de Pitié de Lyon. Elles sont actuellement quinze Sœurs « reposantes », âgées de 80 à 95 ans, au sein de l'Hôpital Pierre Garraud. (B.D. et E.P.)

1 *Portrait de Sœur François Janin*
© Collection particulière

2 *Procès-verbal de réception de la Légion d'honneur, 16 octobre 1938*
© Archives municipales de Lyon

ATC GROUPE

Élise Rivet

Élise Azémia Nathalie Rivet, dite Mère Marie-Elisabeth de l'Eucharistie,
19 janvier 1890 (Draria, Algérie) — 30 mars 1945 (Ravensbrück, Allemagne)

Religieuse, résistante et Juste parmi les nations.

#religieuse #résistance #déportation #justeparmilesnations

Élise Rivet est née en Algérie, fille de Néoptalème Rivet, officier de Marine et propriétaire terrien et de Catherine Spenglen. Après le décès de son père, Elise Rivet et sa mère s'installent à Lyon en 1910. Elle travaille alors dans un salon de coiffure.

ENGAGEMENTS RELIGIEUX ET SOCIAL.
Élise Rivet est admise au postulat de la Compassion de Lyon en 1913. Elle devient Sœur Élisabeth de l'Eucharistie. Le 20 mars 1933, elle est élue Supérieure générale de la Congrégation de Notre-Dame-de-la-Compassion. La même année, elle apporte son aide aux recherches archéologiques sur le terrain du couvent, situé au 5 rue de l'Antiquaille. Les fouilles mettent à jour les deux théâtres gallo-romains de Fourvière et imposent un déménagement du couvent, transféré rue de l'Étoile d'Alaï (actuelle rue Joliot-Curie). Elle reçoit les palmes académiques en 1937 pour cet engagement. À partir de 1937, sa congrégation héberge des jeunes femmes, mineures sorties de prison sans emploi.

L'ÉVIDENCE DE LA RÉSISTANCE
Dès septembre 1940, Élise Rivet participe activement à la résistance. Outre la recherche de renseignements, elle cache des armes, et accueille et met en sécurité des résistant·es traqué·es par la Gestapo.

Fin 1941, devant la montée de l'antisémitisme et les lois anti-juives mises en place par le Régime de Vichy, elle oriente son action vers l'aide aux Juifs. Elle participe au sauvetage d'enfants juifs avec Damien Tronel du mouvement Combat et le Cardinal Gerlier.

Le 24 mars 1944, la Gestapo fait irruption au couvent, suite à une dénonciation. Peu après, Élise Rivet est arrêtée. Elle est interrogée, puis enfermée trois mois à la prison Montluc. Elle est ensuite transférée au camp de Romainville, puis déportée fin juillet 1944 à Ravensbrück. Andrée Rivière, déportée dans le même camp, la décrit ainsi : « Sœur Élisabeth était l'âme du camp. Dans cet univers de folie meurtrière, elle a été un pôle de sérénité et d'espérance, de présence aimante auprès de ses compagnes ».

Le 30 mars 1945, l'une des voisines d'Élise Rivet est appelée pour la chambre à gaz. Mais elle lui fait signe de s'écarter, prend sa place et meurt gazée à l'âge de 46 ans.

Le nom d'Élise Rivet figure à quatre reprises dans l'espace public du 5e arrondissement : l'Institut Thérapeutique Éducatif et Pédagogique Élise Rivet (109 rue Joliot-Curie, domaine des Sœurs Augustines devant lequel Élise Rivet a été arrêtée), une plaque au 6 rue de l'Antiquaille (posée en 1959), la rue Mère Élisabeth Rivet (depuis 1979) et depuis 2021 le Parc Élise Rivet. (E.P.)

1 *Élise Rivet dite Mère Marie-Elisabeth de l'Eucharistie*
© Archives municipales de Lyon

2 *Plaque à la mémoire d'Élise Rivet, 6 rue de l'Antiquaille*
© Bibliothèque municipale de Lyon

13 ATC GROUPE

2

Marie-Louise Delechenault

Mère Marie de Jésus, mère supérieure du couvent des Petites Sœurs de la Sainte-Enfance à Lyon, 2 juillet 1896 (Saint-Désert, Saône-et-Loire) — 14 janvier 1982 (Saint-Symphorien-d'Ozon, Rhône)

Juste parmi les Nations.

#religieuse #résistance #justeparmilesnations

1

Marie-Louise Delechenault fait son entrée dans la Congrégation des Petites Sœurs de la Sainte-Enfance, située au 12 rue du Commandant Charcot, en 1922, elle en devient supérieure générale le 28 mai 1942 (Mère Marie de Jésus), et le reste jusqu'en 1960.

UNE VIE AU SERVICE DES MALADES.

Marie-Louise Delechenault s'engage dans le soin aux malades. Elle suit en 1924 des cours d'infirmière à l'hôpital de Saint-Chamond. De 1924 à 1935, elle est éducatrice paroissiale et infirmière au Creux (Saint Chamond). Elle s'occupe ensuite, de 1935 à 1942, de la pharmacie de La Valla en Gier (Loire), des malades, et de la colonie sanitaire. Cet engagement se poursuit après-guerre : de 1960 à 1971, elle dirige la Maison de convalescence « Notre Dame du Grand Port » à Collonges au Mont d'Or, maison qu'elle avait acquise à la fin de la guerre.

JUSTE PARMI LES NATIONS

L'engagement le plus emblématique de Marie-Louise Delechenault a néanmoins lieu pendant la Seconde Guerre mondiale. À partir des rafles de l'été 1942, notamment la rafle du Vélodrome d'Hiver, l'Œuvre de secours aux enfants (OSE) organise clandestinement le sauvetage des enfants menacés de déportation et en sauve plus de 5 000. C'est à la demande de l'OSE que les Petites Sœurs de la Sainte-Enfance accueillent en 1943 une vingtaine d'enfants, ainsi qu'un groupe de huit adultes, tous juifs et pourchassés. Elles les hébergent, malgré la présence permanente de sentinelles devant l'immeuble occupé par les Allemands, juste en face du couvent, dans le Fort Saint-Irénée (remplacé par une résidence universitaire après-guerre). En liaison avec les institutions juives de la ville, les fugitifs séjournaient au couvent le temps qu'un refuge durable leur soit trouvé. Lorsque les frères Camilliens, leurs voisins, les préviennent d'une rafle imminente, Mère Marie de Jésus évacue les enfants juifs par la porte arrière du jardin.

Le couvent assume sa vocation de sauvetage jusqu'à la Libération. Le 29 octobre 2000, Yad Vashem a décerné à Marie-Louise Delechenault, Mère Marie de Jésus (à titre posthume), et Yvonne Laurent, Sœur Louis de Gonzague, le titre de Justes des Nations. Leurs noms restent absents de l'espace public à Lyon. (E.P.)

1 *Marie-Louise Delechenault, Mère Marie de Jésus*
© Couvent des Petites Sœurs de la Sainte Enfance

2 *Le Couvent dans les années 1930, 12 rue Commandant Charcot (où il se situe toujours)*
© Couvent des Petites Sœurs de la Sainte Enfance

14 ATC GROUPE

Yvonne Laurent

Sœur Louis de Gonzague,
27 avril 1919 (Lanriec en Concarneau, Finistère) — 28 janvier 2014 (Saint-Symphorien-d'Ozon, Rhône)

Une vie pour les enfants.

#religieuse #résistance

#justeparmilesnations

2

1

Yvonne Laurent fait son entrée dans la congrégation des Petites Sœurs de la Sainte-Enfance en 1936. Elle est directrice d'établissements scolaires (maternelle, primaire, collège) de 1943 à 1978.

LE SAUVETAGE D'ENFANTS JUIFS… AU PÉRIL DE SA VIE.
Yvonnes Laurent, devenue Sœur Louis de Gonzague, seconde Marie-Louise Delechenault au sein du couvent dans l'hébergement de Juifs rescapés à partir de 1943.

Une action de Sœur Louis de Gonzague a particulièrement marqué la mémoire de ses proches. Une petite fille juive, Rachel, 9 ans, et son petit frère, Abraham, 3 ans, quittent seuls le couvent pour se rendre à la Synagogue, lieu particulièrement surveillé. Sœur Louis de Gonzague part à leur recherche, en habit civil, pour ne pas éveiller l'attention. Elle les retrouve à la Synagogue et réussit à les soustraire aux gardes, malgré les risques encourus.

LE RECONNAISSANCE DE LÉA VASERMAN, ENFANT JUIVE SAUVÉE
Léa Vaserman, 8 ans, est confiée par l'OSE à la congrégation en 1943. Son père était mort en 1940 et leur mère était dans l'impossibilité de la protéger, elle et ses trois frères et sœurs. Léa séjourna auprès des Sœurs pendant 5 mois, et a gardé en mémoire les soins attentionnés d'Yvonne Laurent.

Léa Vaserman est présente le 27 juin 2001 lors de la remise de la médaille des Justes à Yvonne Laurent, dans la chapelle du couvent : « Durant notre hébergement - on ne le soulignera jamais assez - et peut-être parce qu'enfants nous n'avons pas su l'exprimer à cette époque, les Sœurs, par leur dévouement, leur compréhension de notre détresse morale d'être séparées de nos familles, les Sœurs nous entourèrent de leur tendresse afin de nous aider à mieux supporter cette vie de semi-clandestinité à laquelle nous étions peu préparées. Comment ne pas faire allusion à l'extrême dévouement de Sœur Yvonne qui, quittant ses habits de religieuse s'en fut sauver d'une arrestation certaine deux enfants qui s'étaient égarés en dehors de la maison » (discours de Léa Vaserman, épouse Henzel, juin 2001). (E.P.)

1 *Yvonne Laurent en compagnie de Léa Vaserman (épouse Henzel) en juin 2001 lors de la remise de la médaille des Justes*
© Couvent des Petites Sœurs de la Sainte Enfance

2 *Léa Vaserman, 8 ans au moment de son accueil par les Petites Sœurs de la Sainte-Enfance*
© Couvent des Petites Sœurs de la Sainte Enfance

ATC GROUPE
VILLE DE LYON 5e

Francine Chollet

23 novembre 1880 (Roanne, Loire) — 6 mars 1945 (Ravensbrück, Allemagne)

Résistante communiste emprisonnée, déportée puis gazée.

#résistance #communisteemprisonnée #déportéepuisgazée

Fille de Pierre Chollet, chauffeur-machiniste, et de Marie-Mélanie Fouilland, tisseuse, Francine Chollet était ouvrière à domicile en chapellerie avec ses sœurs, au 118 montée de Choulans.

MILITANTE COMMUNISTE ET RÉSISTANTE.
Militante communiste, Francine Chollet est résistante de la première heure. Son appartement, situé 118 montée de Choulans à Lyon 5e a servi de point de ralliement aux résistants, notamment des responsables du Front national de Libération de la France, venus à Lyon pour des réunions ou activités secrètes. Elle devient elle-même rapidement agent de liaison pour ses camarades résistants.

Surveillée comme communiste, Francine Chollet est arrêtée en 1941 à Crépieux-la-Pape (Rhône). Elle est condamnée à 20 ans de réclusion le 15 novembre 1941 par le tribunal militaire de Lyon pour « activités communistes » et est écrouée à la prison Saint-Joseph à Lyon. En 1944, elle est déportée au camp de Ravensbrück. Elle y est tuée à l'âge de 65 ans, gazée le 6 mars 1945, trois semaines avant Élise Rivet. Sa famille continue d'héberger des résistants communistes jusqu'à la Libération.

LE TÉMOIGNAGE DE RÉSISTANTS HÉBERGÉS.
Dans son livre « Les coulisses de la Résistance », Pierre Brandon, résistant et fondateur du journal « La Marseillaise », appelle ces femmes courageuses les « artichardes » en raison du nom de leur quartier : les trois artichauts.

Quant à Jean Chaintron, également militant communiste et résistant avant d'être prisonnier de mars 1941 à juin 1944, il évoque Francine Chollet dans son livre *Le Vent Soufflait devant ma Porte* : « C'est Danielle [Casanova] qui me fit découvrir trois camarades sympathisantes, sœurs célibataires d'un certain âge qui habitaient Fourvière et pouvaient m'aider dans la recherche et l'aménagement de ma planque. Ce fut la plus ancienne, Francine Chollet, qui fut volontaire pour se mettre au service du Parti illégal. Elle loua un petit pavillon avec jardin à Crépieux-la-Pape dans la banlieue lyonnaise, au-delà de Saint-Clair, où elle cohabita avec moi ou tel autre, assurant diverses tâches, dont les relais financiers et les liaisons ».

Une plaque honore la mémoire de Francine Chollet au 118 montée de Choulans, et un jardin public, rue du Cardinal Gerlier, porte son nom depuis 2007. En revanche, aucune photo d'elle n'a été retrouvée dans le cadre de nos recherches. (E.P.)

1 *Jardin Francine Chollet, qui occupe depuis 2007 l'intérieur des deux lacets en bas de la montée du Cardinal Gerlier*
© DR

2 *Plaque à la mémoire de Francine Chollet au 118 montée de Choulans*
© Bibliothèque municipale de Lyon

MATRIMOINE DU 5e

Germaine Bernheim

Née Rose, Germaine Netter,14 février 1886 (Vézelise, Meurthe-et-Moselle) — 20 août 1944 (Saint-Genis-Laval, Rhône)

Parmi les dernières victimes de la barbarie nazie à Lyon.

2

1

#résistance

Germaine Bernheim habite avec son mari Pierre, industriel, dans un appartement au 5 quai des Étroits.

UN COUPLE EN RÉSISTANCE.
Elle agit sous le pseudonyme Robinne pour les Francs-Tireurs, puis pour les Mouvements unis de la Résistance (M.U.R.) jusqu'en août 1944. Germaine et son mari sont d'abord investis à Roanne. Mais en juin 1943, leur réseau subit une vague d'arrestations. Le couple se replie à Lyon.

La Gestapo interpelle Germaine et Pierre Bernheim le 4 août 1944 à Lyon. Ils sont tous deux détenus à la prison de Montluc. Les Alliés approchant, les Allemands vident les prisons en déportant ou en exécutant leurs prisonniers, dans le cadre du décret Nuit et Brouillard.

Pierre est torturé mais il ne parle pas. Le 20 août 1944, sur le terrain d'aviation de Bron, Pierre Bernheim et d'autres membres du réseau font partie des 109 personnes qui, après avoir réparé la piste bombardée, sont fusillés par les Allemands. Leurs corps sont abandonnés dans un cratère de bombe comblé.

LE MASSACRE DU FORT DE CÔTE-LORETTE.
Le même jour, alors que les troupes alliées ne sont plus qu'à quelques dizaines de kilomètres de Lyon, Klaus Barbie et Walter Knabb, font transférer 120 détenus juifs et résistants, dont Germaine Bernheim, de la prison de Montluc jusqu'au fort de Côte-Lorette à Saint-Genis-Laval.

Les détenus sont dirigés vers la maison inoccupée du gardien, où ils sont exécutés à la mitraillette. Avant de se retirer, les soldats allemands arrosent les corps d'essence et les brûlent. Le 21 août, une équipe mortuaire de la Croix-Rouge arrive sur place pour dégager et identifier les corps.

Les Allemands quittent la prison de Montluc le 24 août et y laissent un millier de prisonniers sans faire davantage de victimes. Lyon est officiellement libérée le 3 septembre, deux semaines après les deux massacres.

Le 28 septembre 1947, un monument est inauguré à l'emplacement du massacre. Les cercueils ont été réunis dans un « Caveau des martyrs ». Des plaques commémoratives sont scellées sur le mur de la maison du garde détruite, encadrées par deux plaques sur lesquelles sont inscrits les noms des 82 massacrés identifiés, dont Germaine Bernheim. À ce jour, le travail d'identification n'est pas terminé. Chaque année, la commune de Saint-Genis-Laval organise fin août une cérémonie officielle de commémoration.

Une plaque commémorative est également visible au 5 quai des Étroits. (E.P.)

1 *Plaque commémorative au 5 quai des Étroits*
© Bibliothèque municipale de Lyon

2 *Portrait de Germaine Bernheim*
© http://www.francaislibres.net

MATRIMOINE DU 5e

Berty Albrecht

Berthe Pauline Mariette Wild, mariée Albrecht,
15 février 1893 (Marseille, Bouches-du-Rhône) — 31 mai 1943 (Fresnes, Seine)

Alias, Victoria, résistante et féministe !

2

#resistance #féminisme

#droitàlavortement #contraception

Berthe Pauline Marielle Wild tient son surnom, Berty, de son père, négociant en bois. Son diplôme d'Etat d'infirmière en poche, en 1914, elle s'installe à Londres, où elle rencontre Frédéric Albrech, qu'elle épouse en décembre 1918.

1

UNE FEMME INDÉPENDANTE ET ENGAGÉE POUR LES DROITS DES FEMMES.

En 1927, elle s'engage dans le mouvement de contrôle des naissances et de l'émancipation féminine, et devient propagandiste du droit à l'avortement et à la contraception. En 1931, à son retour à Paris, elle fonde une revue trimestrielle féministe titrée « Le problème sexuel » dont la première parution date de novembre 1933. Malgré la situation économique de son mari, elle travaille et reprend d'ailleurs des études en 1936 pour devenir surintendante d'usines, une profession à la croisée des métiers d'inspectrice du travail et d'assistante sociale. Elle occupera plusieurs postes au sein d'usines du secteur militaire.

UNE FÉMINISTE AU SERVICE DE LA RÉSISTANCE.

Elle s'engage dans l'antifascisme en 1934 aux côtés d'Henri Frenay. Ainsi, en 1941, elle participe à la fondation du Mouvement de Libération Nationale (ou Combat), prenant en charge la fabrication de son bulletin d'information. Par ailleurs, elle devient inspectrice adjointe au chômage des femmes et se sert de ce poste pour recruter des femmes, premières cadres du Mouvement. Elle est ensuite chargée du chômage féminin pour la région lyonnaise ; elle réside entre autre au 87 Quai Pierre Scize. Le mouvement devient le mouvement le plus important de la zone sud. Plus proche collaboratrice d'Henri Frenay, elle le supplée durant ses nombreux voyages.

UNE FIN TRAGIQUE.

Fin 1941, les pressions sur la Résistance s'intensifient ; Berty Albrecht sera arrêtée à plusieurs reprises. Elle crée alors le service social des prisonniers dont elle confie la responsabilité à Yvette Baumann. Elle refuse de s'exiler à Londres et l'explique le 15 mai 1943 à Frédéric Albrecht dans une lettre : « La vie ne vaut pas cher, mourir n'est pas grave. Le tout, c'est de vivre conformément à l'honneur et à l'idéal qu'on se fait. » Arrêtée par la Gestapo le 28 mai 1943 en présence de Klaus Barbie (probablement dénoncée), elle meurt le 31 mai 1943 à la prison de Fresnes dans des circonstances troubles.

Elle est une des six femmes « Compagnons de la Libération » (sur un total de 1038 personnes). Elle est inhumée au Mémorial de la France combattante du Mont Valérien où reposent deux femmes (sur 17 combattants). (S.P.)

1 *Portrait de Berty Albrecht*
© DR

2 *Plaque au 87 quai Pierre Scize*
© Bibliothèque municipale de Lyon

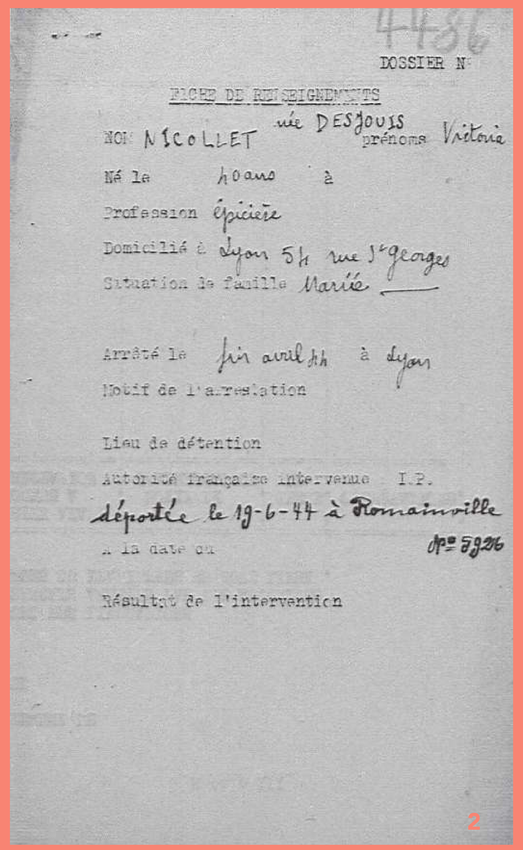
ATC GROUPE

Victoria Nicollet

Née Albertine, Victorine Desjouis, 2 décembre 1893 (Saint-Etienne, Loire) — 28 mars 1945 (Ravensbrück, Allemagne)

Du syndicalisme à la résistance.

#syndicalisme #résistance #déportation



4456

DOSSIER N°

FICHE DE RENSEIGNEMENTS

NOM NICOLLET née DESJOUIS prénoms Victoria

Né le 40 ans à

Profession épicière

Domicilié à Lyon 56 rue St Georges

Situation de famille Mariée

Arrêté le fin avril 44 à Lyon

Motif de l'arrestation

Lieu de détention

Autorité française intervenue I.P.

déportée le 19-6-44 à Romainville

A la date du N° 5926

Résultat de l'intervention

DU SYNDICALISME À LA RÉSISTANCE.
Victoria Desjouis est domiciliée avec son mari Henri Nicollet au 56 rue Saint-Georges, elle exploite avec lui une épicerie. Tous deux militent à la CGT. Agent de liaison d'un réseau dépendant de Londres, elle accueille des réunions clandestines à son domicile, achemine du courrier, diffuse tracts et journaux et assure la fonction de boîte aux lettres.

DÉPORTATION À RAVENSBRÜCK.
Interpellée le 17 avril 1944, internée à la prison de Montluc, envoyée à Romainville, le 19 juin 1944, puis à Ravensbrück, elle y décède le 28 mars 1945, à l'âge de 51 ans. Son mari Henri, déporté également, décède en baie de Lübeck en Allemagne le 3 mai 1945.

Une plaque commémorative est installée au 56 rue Saint-Georges. Nous n'avons pas plus d'informations sur le couple. (E.P.)

1 *Plaque à la mémoire de Victoria Nicollet (56 rue Saint-Georges)*
© Bibliothèque municipale de Lyon

2 *Fiche de Victoria Nicollet lors de son internement à la prison de Montluc*
© Archives départementales du Rhône, CHRD

Annie Fraiberger

Née Anna Katzmann,24 mai 1907 (Lyon) — 16 août 1944 (camp d'Auschwitz, Oswiecim, Pologne)

À une musicienne qui, en chantant, périt.

Anna Katzmann était musicienne, professeure de piano, 1er prix de Conservatoire. Elle avait épousé le 11 juillet 1935 Elie Fraiberger, commerçant. Leur fils Claude était né le 6 octobre 1939, à Lyon.

LE CONVOI DU 11 AOÛT 1944 :
LES DERNIERS DÉPORTÉS DE LYON.

Le 5 août 1944, moins d'un mois avant la Libération de Lyon (3 septembre), Annie Fraiberger, son père Itzig Katzmann et son fils Claude Fraiberger, âgé de cinq ans, sont arrêtés par la Gestapo dans un hameau à Limonest. Élie, mari d'Annie, réussit à s'enfuir à travers champs. Anna et son père sont internés à la prison Montluc et le jeune Claude à l'hôpital de l'Antiquaille. Ils sont déportés tous trois par le 78e convoi n°141664, parti de Lyon le 11 août 1944. Il s'agit du dernier convoi de déportation partant de Lyon.

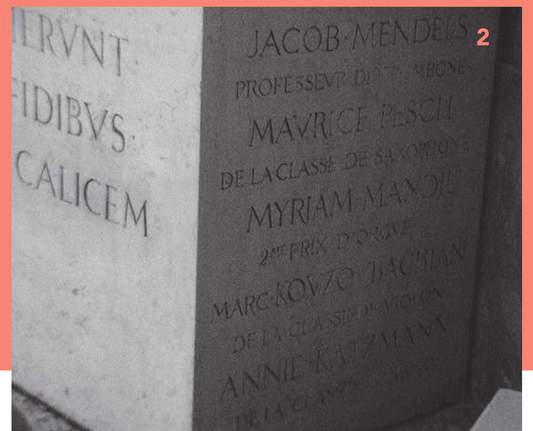
Le SS-Obersturmführer Klaus Barbie est chargé du rassemblement. Le train quitte Lyon avec environ 650 hommes, femmes et enfants à bord. La libération du territoire par les Alliés et l'intensification des actions de la Résistance, obligent les Nazis à détourner le convoi directement vers les camps de Struthof, de Ravensbrück et d'Auschwitz-Birkenau, sans transit en Ile-de-France. Ce dernier convoi témoigne de la répression féroce à Lyon au cours de l'été 1944. Cet acte est l'un des quatre chefs d'accusation retenus lors du procès de Klaus Barbie, jugé à Lyon en 1987.

Annie et son fils sont déclarés morts le 16 août 1944 à Auschwitz-Birkenau (Pologne). Son père, Itzig, est mort à Auschwitz, le 31 janvier 1945.

À CINQ MUSICIENS QUI « EN CHANTANT, PÉRIRENT ».

Le nom d'Annie Katzmann est gravé sur le socle d'une statue de l'atrium du Palais Bondy dans le Vieux-Lyon, siège du Conservatoire de Lyon de 1904 à 1978.

Quatre autres noms y figurent : Manouk (Marc) Kouzoubachian, de la classe de violon, résistant, déporté à Mauthausen, mort pour la France en 1945 ; Jacob Mendels, professeur de trombone, mort en déportation en 1944 ; Maurice Pesch, de la classe de saxophone, mort en déportation ; Myriam Mandil, 2e prix d'orgue, musicienne-compositrice notamment pour le Théâtre des Célestins, décédée dans la nuit du 11 novembre 1943, dans un incendie à Crest-Voland (Savoie). (E.P.)



1 *Anna Katzmann, épouse Fraiberger, et son fils Claude*
© Mémorial des Enfants juifs déportés de France

2 *Socle d'une statue dans l'atrium du palais de Bondy (Lyon 5e)*
© DR

ATC GROUPE

Anne-Marie Soucelier

29 septembre 1911 (Lyon) — 13 juin 1984 (Francheville)

« Bruyère », « la plus chère et la plus respectée de leurs sœurs ».

#résistance #déportation #survivante

HOMMAGE

Inauguration de la rue Marie-Louise et Anne-Marie Soucelier

Une cérémonie empreinte de beaucoup d'émotion

L'impasse Tourvielle porte désormais le nom de la rue Marie-Louise et Anne-Marie Soucelier, deux figures importantes lyonnaises de la Résistance et de la déportation.

L'inauguration a été célébrée par Michel Noir, maire de Lyon et Marguerite Soucelier, troisième sœur de la famille, en présence de M. André Laroche, président des déportés de la Résistance et de M. Jean Werthemen président des médaillés de la Résistance.

D'autres personnalités, dont Mme Bernadette Isaac-Sibille, député, conseiller général et Mme Marie-Thérèse Geffroy, maire du 5e arrondissement, ainsi que de nombreux porte-drapeaux et représentants d'associations de déportés ou de la Résistance assistaient à cette cérémonie émouvante au cours de laquelle fut observée une minute de silence.

BRIDGE EN DIRECT

Ecully : record battu

512 joueurs au grand tournoi annuel d'Ecully pour sa quatrième édition, le record de l'année dernière (488) étant battu.

L'organisation était, cette année encore, parfaite. Pas de temps perdu, des résultats rapides, un arbitrage impeccable.

On ne reviendra pas sur les raisons du succès de ce tournoi dont on notera qu'il attire les bridgeurs de la Drôme et de l'Isère venus en voisins participer à la fête.

S'il fallait à tout prix émettre une petite critique, nous parlerions du choix des organisateurs de proposer des tournois fumeurs et des tournois non fumeurs. Les raisons du choix sont claires, mais les résultats s'en trouvent bizarrement faussés.

Il n'est en effet absolument pas discutable que les ligues « non fumeurs » sont en moyenne d'un niveau beaucoup plus faible que leurs perdantes « fumeurs ». On nous fera grâce des explications de ce phénomène bien connu. Parmi les effets pervers du phénomène, le choix de certains fumeurs

De son enfance et de sa jeunesse, nous savons peu de choses : née en 1911 dans le 5e arrondissement de Lyon, elle est professeure agrégée d'anglais. Elle a deux sœurs, Marguerite, la benjamine et Marie-Louise, son aînée de 2 ans.

RÉSISTANTE, DÉPORTÉE, SURVIVANTE.

Elle intègre dès sa formation le Mouvement Combat, fondé par Henri Frenay et Berty Albrecht. En 1942, alors déléguée rectorale au Lycée Edgar Quinet, elle refuse d'emmener ses élèves au rassemblement prévu à Gerland à l'occasion de la visite à Lyon du chef de l'État Philippe Pétain. La sanction n'attend pas : elle est révoquée. Au sein de Combat, elle exerce plusieurs fonctions notamment celle de secrétaire de Marcel Pecq (pseudo Baptesti), responsable départemental puis régional du mouvement. Elle le seconde dans le noyautage des administrations publiques entre novembre 1942 et août 1943. Ses activités diverses, centrées sur la communication et le renseignement, l'amènent à participer à l'évasion de prisonniers. Elle est arrêtée le 8 août 1943 aux côtés de sa sœur, Marie-Louise Soucelier (sur laquelle les informations manquent), lors d'une mission de courrier de combat. Les documents officiels sur leur arrestation font référence à la « falsification de passeports ».

1 *Portrait d'Anne-Marie Soucelier*

© DR

2 *Article de presse sur l'inauguration de la rue des Sœurs Soucelier*

© Bibliothèque Municipale de Lyon

« PLUS JAMAIS ÇA ».

Après guerre, elle témoigne sur l'occupation et la déportation. Elle y décrit son transfert vers le camp de Bergen-Belsen début avril 1945, les jours de combat précédant la libération de ce camp le 15 avril 1945 et les déceptions de la libération. Malade du typhus, elle est rapatriée parmi les dernières, le 5 juin 1945 et retrouve à Lyon ses sœurs et ses parents. Son engagement ne s'arrête pas à la Libération. Elle consacre sa vie à la transmission, en tant que professeure au Lycée Saint-Just et au sein d'associations d'ancien·nes déporté·es et résistant·es. Son engagement pour son idéal, sa foi, pour que « Plus Jamais Ça », se cristallise dans l'organisation du prix de la résistance et de la déportation. Elle est décrite comme modeste à l'extrême, fidèle et intransigeante. Dans ce même livre, elle nous confie : « J'ai toujours eu pour principe de ne pas me dérober au sort commun : je suis partie ».

Elle a reçu la rosette de la résistance, la croix de guerre avec palmes, et la Légion d'honneur.

La rue Marie-Louise et Anne-Marie Soucelier est inaugurée en mars 1992 en présence de leur sœur, Marguerite, mais aussi de Bernadette Isaac-Sibille, Députée et conseillère générale, Michel Noir, Maire de Lyon, et Marie-Thérèse Geffroy, Maire du 5e arrondissement. (S.P.)

21 ATC GROUPE

Gabrielle Dupont-Ebrard

Née Gabrielle, Sophie, Angèle Dupond-Ebrard, 20 mars 1893 (Lyon) — 4 septembre 1985 (Lyon)

De la phytothérapie à la résistance.

#résistance #santé

1 *Square Gabrielle Dupond-Ebrard, 30 rue des Aqueducs*
© Mairie du 5e

2 *Titre*
© Crédit

Gabrielle Dupond-Ebrard résidait au 13 avenue du Point du Jour, d'où elle s'est engagée en résistance.

UNE JEUNESSE ENTRE SCOUTISME ET SOIN PAR LES PLANTES.
Le père de Gabrielle Dupond-Ebrard, industriel dans la teinturerie, meurt du tétanos alors qu'elle n'a que deux ans. Avec son frère, elle est élevée par sa mère, infirmière et phytothérapeute. Elle suit une scolarité à l'Institution du Verbe Incarné puis du Sacré-Coeur, à Lyon. Plus tard, elle est diplômée de l'Institut de Phytothérapie de Lausanne. Gabrielle Dupond-Ebrard entre très jeune dans le mouvement des Guides de France, devient cheftaine puis commissaire. Très cultivée et altruiste, elle dispense des cours dans différents établissements catholiques de la région lyonnaise, et des cours particuliers à des enfants en difficultés scolaires en latin, histoire, mathématiques.

Avant-guerre, elle monte avec sa mère et son frère un laboratoire de produits pharmaceutiques à base de plantes. Le début de la guerre met fin à l'activité du laboratoire « Dubrard » et de son produit phare le NodArol. La mère de Gabrielle meurt d'une pneumonie durant l'été 1940.

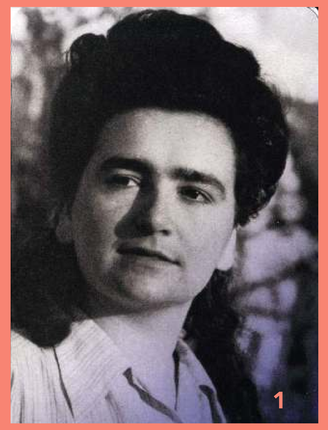
ENGAGÉE DANS LA RÉSISTANCE.
Du début de la guerre à l'occupation, Gabrielle Dupond-Ebrard accueille des réfugiés venus d'Alsace, de Lorraine et de Paris. Elle héberge également des familles juives, comme la famille Zehrfuss, des résistants et réfractaires au STO, notamment avec l'aide d'Élise Rivet.

À partir du mois de février 1943, Gabrielle Dupond-Ebrard s'engage au sein du mouvement de résistance Combat. Elle met à disposition sa maison pour servir de refuge à des résistant·es, puis en 1943 de secrétariat au Service national des Relations extérieures, dirigé par Pierre Guillain de Bénouville, l'organisateur du mouvement Combat pour la région. Ce dernier, dans son livre paru en 1946 *Le Sacrifice du matin*, parle de « son secrétariat de la Favorite » pour qualifier ce lieu près de la rue du même nom.

Gabrielle Dupond-Ebrard gère et relève plusieurs boîtes aux lettres clandestines disséminées sur Lyon, elle réalise aussi des missions d'agent de liaison. La maison sert également de lieu de réunion pour les chefs des organisations, pour l'installation de postes émetteurs-récepteurs pour rester en contact avec Londres, et récupérer ou transmettre du renseignement militaire. Des armes sont aussi cachées dans la maison ou enterrées dans le jardin.

Elle a été élevée au grade de Lieutenant sur proposition de la Commission nationale d'homologation FFI, avec date de prise de rang au 9 juin 1944 ; elle a été également décorée de la Médaille de la Résistance avec rosette, citée par Henri Frenay, et de la Croix de Guerre avec Palme.

Elle vécut tout le reste de sa vie dans sa maison, 13 avenue du Point du Jour, vivant de sa modeste pension d'ancienne combattante, et des soins qu'elle prodiguait à quelques fidèles patients sans en retirer de richesse. Elle y est décédée le 4 septembre 1985. En 2004, un square prend son nom, au 30 rue des Aqueducs. (E.P.)



Denise Domenach-Lallich

10 octobre 1924 (Lyon) — 19 juillet 2020 (Lyon)

Résistante et passeuse de mémoire.

#résistance #mémoire #catholicismesocial

GÉNÉRATION 40.
Née en 1924 dans une famille catholique sociale, Denise Domenach est rapidement sensibilisée aux dangers du nazisme. Dès 1940, dans son journal intime, elle évoque De Gaulle « un Général qui pense comme nous ». Naturellement, elle s'engage aux premières heures dans différents mouvements de la Résistance, au sein desquels elle gravit rapidement les échelons.

En 1940, elle fait office d'agente de liaison pour le Mouvement Combat ou Témoignage Chrétien. En 1942, membre du mouvement étudiant des Forces Unies, elle officie comme faussaire, imitant la signature d'agents de police sur de faux papiers. En 1943, étudiante à la Faculté de Lettres de Lyon, elle rejoint les Jeunes Chrétiens Combattants. Nommée en mai 1944 responsable des Mouvements Unis de la Résistance, elle devient une cible de la Gestapo et doit quitter Lyon. À la Libération, elle est responsable du Mouvement de Libération Nationale.

Denise Domenach-Lallich a reçu la Médaille de la Résistance et a été nommée Chevalier dans l'Ordre de la Légion d'honneur.

PASSEUSE DE MÉMOIRE.
En 1999, elle retrouve par hasard son journal intime qu'elle avait rédigé durant la guerre et l'occupation. Elle décide alors de le publier sous le nom « *Une jeune fille libre* ». Témoignage rare et précieux, les extraits de ce journal serviront de fils conducteurs à une exposition du Centre d'Histoire de la Résistance et de la Déportation (CHRD) en hommage à la « Génération 40 », cette génération d'adolescent·es pendant la guerre, en 2018 et 2019.

Cette publication la pousse à raconter son histoire et notre Histoire, activité à laquelle elle consacre de plus en plus de temps, notamment auprès des collégien·nes et lycéen·nes. Elle participe par la suite à la rédaction de l'ouvrage « *Les lieux secrets de la Résistance - Lyon, 1940-1944* » avec Serge Curvat, et Chantal Duprat-Odet (publié en 2003 chez Lejeune).

Mariée depuis 1946 à Bernard Lallich, elle l'accompagne durant ses 15 ans de maladie d'Alzheimer. Elle s'intéresse alors au grand âge et à la mémoire, fonde l'association Rhône-Alzheimer dont elle devient vice-présidente.

Elle meurt le 19 juillet 2020 dans le 5e arrondissement. L'amphithéâtre du Collège La Tourette, à Lyon 1er, porte son nom. (S.P.)

1 Portrait de Denise Domenach dans les années 1940
© CHRD Frédéric Bellay

2 Portrait de Denise Domenach en 2008
© CHRD Frédéric Bellay

MATRIMOINE DU 5e

Jeannine Peysson

Jeannine Savoye, épouse Peysson alias Colette en résistance, 22 août 1923 (Lyon) — 5 janvier 2020 (Lyon)

La Résistance, une histoire de famille.

Combat — No 41 — FÉVRIER 1943

Un seul chef : DE GAULLE
Un seul combat : POUR NOS LIBERTÉS

Dans la guerre comme dans la paix le dernier mot est à ceux qui ne se rendent jamais. Clemenceau.

ORGANE DES MOUVEMENTS DE RÉSISTANCE UNIS

LE COLOSSE CHANCELLE

François ! rappelez-vous les heures sombres de 1940, 1941 l'année terrible où le Boch triomphant allait de victoire en victoire, où Hitler, oracle infaillible semblait courber le destin de vant sa volonté toutepuissante.
Français, rappelez-vous les jours de pluie où la presse, la radio nous accablaient des succès de l'invincible Lévinthan, où seule la foi de quelques uns jetait une faible lumière dans les ténèbres de nos angoisses. Rappelez-vous, rappelez-vous donc!

L'Angleterre écrasée sous le poids des bombes d'une aviation innombrable, les armées européennes qui fondaient l'une après l'autre, la marche foudroyante dans les plaines russes, l'offensive qui portait Rommel au cœur de l'Egypte, les succès des armées japonaises qui s'emparaient en quelques jours des positions imprenables.

Vous ne vous rappelez pas ? « Français, vous avez la mémoire courte ». C'est pourtant dans ce passé récent que nous trouvons les raisons de notre ivresse actuelle. Comparez !

Plus un avion ne viole le ciel anglais cependant que les villes allemandes et italiennes vivent dans la terreur des raids renouvelés où les cocardes anglaises sont fraternellement unies aux étoiles américaines. L'empire italien a vécu. Rommel l'invincible après une fuite de 2.000 k. retranche ses fameux blindés derrière le provisoire rempart de la ligne Mareth. L'Empire français, uni dans la guerre, secoude ses alliés sur le front tunisien qui bientôt à son tour, ne sera plus qu'un souvenir.

En Russie enfin, la splendide armée rouge, sur tout le front, d'un seul élan chasse devant elle l'élite des troupes hitlériennes. Après les victoires de Leningrad et de Stalingrad désormais libérées, les communiqués font réapparaître tous ces noms de défaite qui sont maintenant des noms de victoire: Velikie-Loukki, Koursk Orel, Mailkop, Novorossiisk, Azov, Rostov ! De toute l'Europe, les divisions allemandes sont dirigées en hâte vers la fournaise pour colmater les brèches.

Les victoires militaires préparent des victoires diplomatiques retentissantes. Churchill rencontre Ismet Inonü, la Turquie mobilisée sent venir son heure. Des attaques multipliées contre l'Europe pliée sous le joug hitlérien se préparent. La justice est en marche. Le colosse chancelle.

Français ! ton heure va sonner. Prépare-toi !

De nos villes et de nos campagnes, de nos usines et de vos fermes va se lever **l'armée de la libération** Tu en seras.

Le fusil à la main, la Marseillaise aux lèvres, tu le feras jusqu'au jour de gloire arrive.

GIRAUD ! évadez-vous

Le 15 Mai 1942, COMBAT consacrait une page entière à « Henri Giraud, général évadé ». Voici ce que nous disions :

« Nous ne savons pas si Giraud est républicain, royaliste, bonapartiste ou démocrate, s'il rêve d'autocratie, cela importe peu aujourd'hui. Giraud, pour nous, est un soldat magnifique et sans tache. Il a gardé son épée immaculée pour le service de la France.

Nous relatons ensuite sa première évasion celle du capitaine Giraud en 1915, sa carrière et enfin sa, deuxième évasion en mars 1942.

Aujourd'hui, après avoir applaudi l'entrée en guerre des armées françaises d'Afrique du Nord aux ordres de Giraud, la France s'étonne et s'indigne de voir à Alger, Casablanca et Dakar les hommes de Vichy, les valets d'Hitler entourer le glorieux évadé.

Giraud ! le sort a fait de vous, militaire un homme aux responsabilités politiques écrasantes. Il ne vous suffit plus de combattre l'Allemand, vous devez chasser ceux qui l'ont servi et qui cherchent, en se servant de vous, à sauver leur place, « leur » régime et leur peau.

GIRAUD, QUI VOUS ETES EVADE DEUX FOIS, VOUS AVEZ A REUSSIR LA TROISIEME ET LA PLUS DIFFICILE DE VOS EVASIONS.

Evadez-vous de cet entourage qui exploite votre prestige, évadez-vous de ceux-là que la France jamais n'admettra.

Evadez-vous de ceux qui vous dressent contre la volonté française authentique et vous empêchent d'entendre sa voix.

Evadez-vous des Flandin, Peyrouton, Lemaigre-Dubreuil, Boisson qui haissent la démocratie.

La France, certaine de sa délivrance pour laquelle elle donne son sang, combat pour sa libération extérieure, mais aussi pour sa libération intérieure. Ce combat est contre l'Allemand. Il est aussi contre la tyrannie de l'argent, contre la dictature. L'une et l'autre ont pour serviteurs ceux-là même dont vous êtes entouré.

Votre place n'est pas parmi eux, mais avec nous, avec la France qui depuis deux ans jamais n'a pas cédé et combat pour son honneur sa victoire et sa gloire.

Votre place est dans la France combattante qui mène un seul combat pour toutes ses libertés.

EVADEZ-VOUS !

Autres organes des Mouvements de Résistance Unis : LIBÉRATION — FRANC-TIREUR

Allons, Enfants de la Patrie ! . . .

Ac. 152

#résistance

Jeannine Savoye est née le 22 août 1923 à Lyon où elle s'est éteinte le 5 janvier 2020.

DES PARENTS RÉSISTANTS.
Ses parents, Marcelle Dubois-Savoye et Eugène-Gabriel Savoye, sont engagés très tôt dans la Résistance. Eugène est invalide de la Première Guerre mondiale et s'engage dans la propagande, rédigeant et fabriquant des tracts. Leur domicile au 6 rue Henriette dans le 5e sert de cache d'armes mais aussi d'abri pour des familles juives et des réfractaires au Service du Travail Obligatoire (STO). Sa mère est directrice du groupe scolaire Gerson, situé rue François Vernay, dans le Vieux-Lyon. Active au sein du Service Social du Mouvement Combat à partir de l'hiver 1943, Marcelle utilise son établissement pour recevoir du courrier clandestin et entreposer des imprimés et des vivres. Par ailleurs, elle refuse de coopérer au recensement d'élèves juifs au sein de son établissement, les prévient et n'en signale aucun à l'administration de Vichy.

1 *Portrait de Jeannine Peysson*

© Le Progrès, Christian SALISSON

2 *Une du journal Combat, février 1943*

© CHRD

« COLETTE ».
Alors élève en philosophie au Lycée Saint-Just, Jeannine Savoye est repérée par sa proviseure, active résistante, en 1941 quand elle refuse d'assister au lever de couleurs (cérémonie imposée par le gouvernement de Vichy). Avec l'aval de ses parents, elle est introduite auprès de Jeannette Brunschwig et intègre le service social du Mouvement Libération, prenant en charge diverses tâches (diffusion de tracts et journaux, courrier clandestin…). Elle prend le nom de code de « Colette ». Au printemps 1943, en relation avec Colette Peck, elle rejoint le Service social du Mouvement Combat, puis celui des Mouvements unis de la Résistance. Elle sera particulièrement active sur Villeurbanne.

LA GIFLE DE KLAUS BARBIE.
Elle est arrêtée le 7 août 1944 et conduite place Bellecour où elle sera giflée par Klaus Barbie. Brutalisée et torturée, elle ne nie jamais son appartenance à la Résistance. Internée à la prison de Montluc, elle n'y reste que quelques jours. Elle reçoit la Légion d'honneur tardivement, et regrette que cette Légion ne soit pas remise à ses parents.

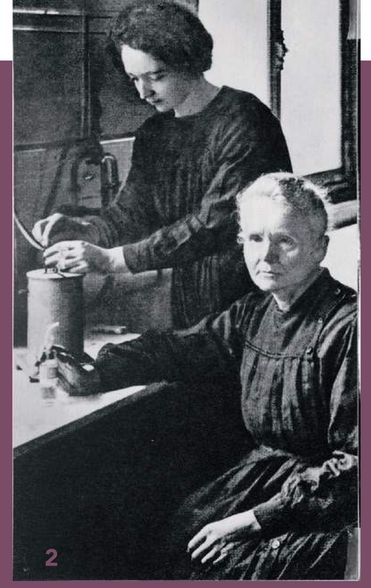
À ce jour, aucun lieu dans l'espace public ne rend hommage à Jeannine Peysson ni à sa mère Marcelle Dubois-Savoye. (S.P.)

ATC GROUPE

Irène Joliot-Curie

12 septembre 1897 (Paris) — 17 mars 1956 (Paris)

Une vie engagée au service de la science et de l'égalité.



#scientifique
#antifasciste
#féministe
#femmepolitique

2E FEMME PRIX NOBEL DE CHIMIE.
Irène devient dès 1918 l'assistante de sa mère Marie Skłodowska-Curie à l'Institut du Radium à Paris. Elle se spécialise dans la physique nucléaire avec son mari Frédéric, qui portera son nom. Ensemble, ils mèneront leur recherche sur la radioactivité artificielle, qui leur vaudra le Prix Nobel de Chimie en 1935. En 2020, 7 femmes pour 183 hommes ont reçu le Prix Nobel de Chimie, dont Marie Curie, la première, et Irène Joliot-Curie, la deuxième.

Par la suite, Irène Joliot-Curie entreprend des recherches avec Pavel Savitch qui en octobre 1938 les mènent très près de la découverte de la fission du noyau d'uranium. En 1937, elle devient maîtresse de conférence, puis professeure sans chaire à la Faculté des sciences de Paris. Son mari est parallèlement nommé au Collège de France. En 1945, elle est nommée pour 5 ans commissaire du Commissariat à l'Énergie Atomique, qu'elle a participé à fonder. En 1946, elle devient directrice de l'Institut du Radium. Elle contribue à faire fonctionner la première pile atomique française en 1948.

ENGAGEMENTS POLITIQUES :
ANTIFASCISME, PACIFISME ET FÉMINISME.
En 1914, Irène, âgée de 17 ans, s'engage au front auprès de sa mère pour pratiquer des radiographies des blessés. Son engagement politique humaniste s'affirme en 1934, en réaction aux manifestations de ligues d'extrême droite. Elle s'engage alors à la SFIO puis au comité de vigilance contre le fascisme, cofondé par Paul Langevin. Elle se rapproche ensuite du Parti Communiste français, mais sans y adhérer.

En 1936, elle devient sous-secrétaire d'État à la recherche scientifique. Elle est une des trois premières femmes à siéger dans un gouvernement, celui du Front populaire, alors que les femmes n'obtiendront le droit de vote qu'en 1944.

En 2001 est créé le prix Irène Joliot-Curie, qui récompense des femmes du monde des sciences et reconnaît son engagement en faveur de l'accès des filles à la recherche et aux carrières scientifiques.

La rue Joliot-Curie, un des axes structurants du 5e arrondissement, ne fait pas référence à Irène, les plaques précisant uniquement les dates de naissance et de mort de son mari Frédéric. Seule l'école maternelle de la même rue porte son prénom. (S.P.)

1 *Irène et Fréderic Joliot-Curie dans le laboratoire de chimie à l'Institut du Radium, 1934*
© Musée Curie (coll. ACJC)

2 *Irène et Marie Curie à l'Institut du radium en 1923*
© Musée Curie (coll. ACJC)

ATC GROUPE

Marianne Chassot

23 février 1923 (Paris) — 31 mars 2001 (Lyon)

Une des premières compagnonnes de la musique.

#musique

DE JEUNE FRANCE AUX COMPAGNONS ET COMPAGNONNES DE LA MUSIQUE.
Quand Louis Liébard décide en 1941 de créer les Compagnons de la Musique, Marianne, alors membre de Jeune France, le rejoint. Le but des Compagnons de la Musique était de procurer du travail à de jeunes réfugié·es de la zone occupée, dans un esprit patriotique : contre l'Occupation nazie mais fidèle dans un premier temps au régime de Vichy. À partir de novembre 1942, les Compagnons de France se rapprochent d'ailleurs du réseau de résistance Alliance, ancré dans les milieux de droite nationale et dirigé par Marie-Madeleine Fourcade.

Jean Verline, assistant et répétiteur de l'ensemble, le décrit comme suit « un groupe de jeunes qui enseignera, donnera des représentations et propagera le chant choral grâce aux chansons folkloriques françaises ». Dans un article publié dans la Revue d'histoire moderne & contemporaine (2012/4 (n° 59-4), Philippe Nord, faisant référence aux membres du groupe qui « [entamaient] [leur] parcours avec déjà quelque expérience de la vie scoute ou des approches privilégiant le collectif, caractéristique des mouvements de jeunesse vichystes ».

« MARIANNE S'EN VA AU MOULIN ».
Louis Liébard installera les Compagnons de la Musique dans une maison de la famille Chomel, 10 chemin de Champvert, et les Compagnons se produiront d'abord dans le quartier du Point du Jour. Marianne Chassot est une des deux premières femmes équipières de Louis Liébard ; l'autre étant Odile Michal-Darodes. Les Compagnons de la Musique partaient en tournée dans les « pays compagnons », camps disséminés en zone libre, afin de distraire ces milliers de jeunes gens séparés de leurs familles. Leur répertoire se composait de chants populaires, de chansons animées et de danses folkloriques.

Fred Mella, soliste du groupe, qualifie dans ses Mémoires la voix de Marianne Chassot de « jolie voix de soprano ». En 1943, une partition d'une chanson intitulée « Marianne s'en va au Moulin » est publiée dans Résonances Françaises, et dédiée à Marianne Chassot.

LES COMPAGNONS DE LA MUSIQUE.
Le 5 avril 1944, les Compagnons de la Musique donnent une représentation à Paris. À cette occasion, ils rencontrent Édith Piaf. Du 4 au 28 mai 1945 les Compagnons de la Musique, dont Marianne Chassot est désormais la seule femme, font partie du Théâtre aux Armées et suivent les troupes alliés d'Alsace en Allemagne. À cette occasion, ils rencontrent le Général de Lattre de Tassigny.

En 1946, huit des Compagnons dont Fred Mella fondent les Compagnons de la Chanson (groupe à grand succès, qui se produira jusqu'en 1985). Les Compagnons de la Musique ne survivront que quelques années.

Marianne Chassot se marie avec Jean Guerrier le 19 septembre 1945. Elle réside au 7 quai Fulchiron entre 1945 et 1980, puis au 83 rue Joliot-Curie entre 1981 et 2001. Elle élève alors leurs cinq enfants et s'engage auprès de Familles du Rhône et au sein de la paroisse Saint-Jean. (S.P. et E.P.)

1 *Portrait de Marianne Chassot*
© Famille Guerrier

2 *Plaque à la mémoire des Compagnons de la Chanson, 10 rue Champvert*
© DR

3 *Marianne Chassot et les Compagnons de la Musique échangent avec le général de Lattre de Tassigny, mai 1945*
© Famille Guerrier

MATRIMOINE DU 5e

Andrée Merle

Maria Lhande, 1921 — 2012

Maria Lhande, artiste et militante pour la liberté et l'égalité.

#musique #théâtre #résistance
#luttecontrelesdiscriminations

Originaire de Moselle, Andrée Merle, plus connue sous son nom de scène Maria Lhande ou encore Bébé dans les années 1940, a grandi à Lyon. Résistante, actrice et artiste populaire, elle est une figure de l'art dramatique national.

RÉSISTER, UNE NÉCESSITÉ ?
En 1939, elle travaille comme secrétaire de direction et poursuit en parallèle une formation artistique au conservatoire d'art dramatique de Lyon. Elle se lance à partir de 1942 dans une carrière de chanteuse et danseuse de music-hall qui l'amène à se produire dans le sud de la France. En 1944, elle est recrutée par le Réseau Gallia sous le pseudonyme de Marguerite afin de coder du courrier en partance pour Londres. Cette activité lui permettra notamment de sortir d'une mauvaise situation économique.

LA MILITANCE DANS LE SANG.
Après la guerre, elle s'engage de nouveau entre 1949 et 1951 en se portant combattante volontaire de la Résistance en Indochine. Son engagement militant se poursuivra toute sa vie. Elle se mobilise contre le racisme et en faveur de l'alphabétisation des populations immigrées dans les années 60 et 70 ; elle soutient par la suite les minorités et ce jusque dans les années 90, notamment via l'association Système D (Sida agir solidairement).

LUTTES SOCIALES ET CULTURE POPULAIRE.
Toute sa vie, elle compose, se produit sur scène et donne des cours au Théâtre du Trancanoir, situé rue Juiverie dans le 5e. Le théâtre Trancanoir, toujours en activité, est un lieu consacré au théâtre et autres formes artistiques en amateur. Il est géré bénévolement par l'association Maria Lhande le Trancanoir, qui compte 200 membres.

À sa mort, Maria Lhande léguera tout ce qu'elle a rassemblé sur la Résistance et les luttes sociales au Centre d'Histoire et de la Déportation de Lyon, tandis que sa collection de partitions (chanson de genre, sociale et réaliste notamment), viendra abonder les Archives Municipale de Lyon sous le nom de « Fonds Andrée Merle alias Maria Lhande ». (S.P.)

1 *Portrait d'Andrée Merle*
© CHRD

2 *Théatre Trancanoir*
© Association Maria Lhande le Trancanoir

27 ATC GROUPE

Préventorium de FRONTENAS — Un exercice en plein air

2

Mathilde Siraud

Née Pierrette, Joséphine, Mathilde Mosone, 21 mars 1879 (Lyon) — 3 avril 1940

Militante de la petite enfance.

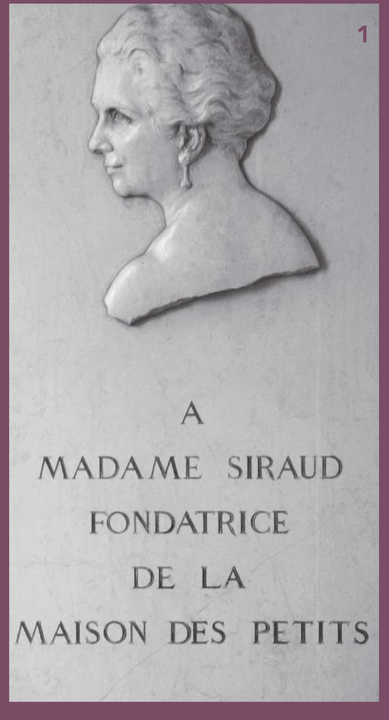
#santé #petiteenfance

Mathilde Mosone naît dans une famille lyonnaise installée dans le 7e arrondissement. Son père était ferblantier, fabriquant d'outils et ustensiles en fer-blanc. Elle épouse le 19 août 1912 le Docteur Claude, Philibert, Marius, Victor Siraud, demeurant au 144 chemin de Choulans. Victor Siraud, professeur de médecine, fut vice-président du conseil général de Saône-et-Loire avant de s'installer à Lyon.

LE PLEIN-AIR POUR LA SANTÉ DES ENFANTS.
Mathilde Siraud fonde et devient en 1924 Présidente de l'Œuvre lyonnaise de Plein Air « Pour les Petits de la maternelle ». Elle s'inscrit dans un mouvement plus large de promotion du « plein-air », soutenu par le Député-Maire de Lyon Edouard Herriot. De nombreux élèves, souvent issus de classes ouvrières, sont alors atteints de formes commençantes de tuberculose pulmonaire du fait de l'insalubrité des logements et de la promiscuité. L'objectif est de créer des « sanatoriums-écoles » ou « internats de cure pour enfants bacillifères » (Dr. Vigne, directeur du bureau d'hygiène de la ville de Lyon, 1909).

LA MAISON DES PETITS DE FRONTENAS.
En 1932, elle fait l'acquisition d'un domaine à Frontenas, au nord-ouest de Lyon. Elle y crée « La Maison des petits », pour les enfants des maternelles de Lyon, de 3 à 7 ans. En 1959, 248 enfants lyonnais y suivent leur scolarité, et 200 bénéficient de séjours en colonie de vacances. L'établissement est depuis devenu « Maison d'enfants Les Pierres dorées ». C'est une Maison d'enfants à Caractère social (MECS) gérée par l'association ACOLADE, spécialisée dans l'accueil temporaire des mineurs en difficulté relevant de l'Aide sociale à l'enfance (ASE). La maison a donc gardé sa vocation d'accueil des enfants.

En 1933, Mathilde Siraud est élevée au grade d'officier du Ministère de l'Instruction publique. Elle reçoit en 1938 l'ordre de Chevalier de la Légion d'Honneur des mains d'Edouard Herriot. Et depuis 1960, place Abbé Larue dans le 5e, se trouve l'École maternelle Mathilde Siraud. (E.P.)



1

3

1 *Blason de Mathilde Siraud*
© Pierre Hyvernat

2 *Exercice à la Maison des Petits de Frontenas*
© Mairie de Frontenas

3 *École maternelle Mathilde Siraud, place Abbé Larue*
© DR

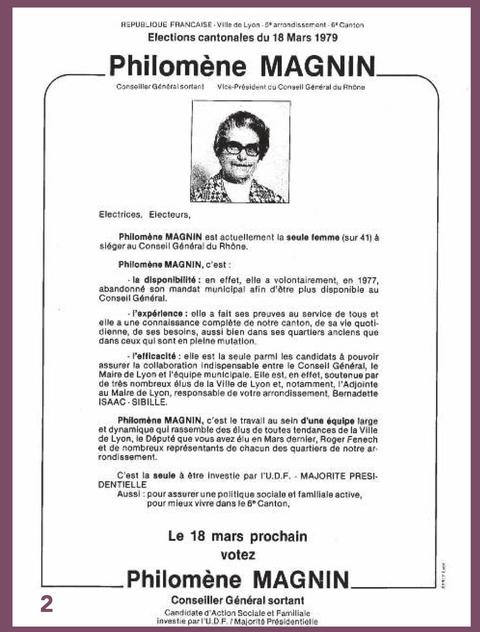
ATC GROUPE

MATRIMOINE DU 5e

Philomène Magnin

25 avril 1905 (Caluire) — 29 août 1996 (Lyon)

La première femme du conseil municipal de Lyon.



REPUBLIQUE FRANCAISE - Ville de Lyon - 5e arrondissement - 6e Canton

Elections cantonales du 18 Mars 1979

Philomène MAGNIN

Conseiller Général sortant — Vice-Président du Conseil Général du Rhône

Electrices, Electeurs,

Philomène MAGNIN est actuellement la **seule femme** (sur 41) à siéger au Conseil Général du Rhône.

Philomène MAGNIN, c'est :

- **la disponibilité :** en effet, elle a volontairement, en 1977, abandonné son mandat municipal afin d'être plus disponible au Conseil Général.

- **l'expérience :** elle a fait ses preuves au service de tous et elle a une connaissance complète de notre canton, de sa vie quotidienne, de ses besoins, aussi bien dans ses quartiers anciens que dans ceux qui sont en pleine mutation.

- **l'efficacité :** elle est la seule parmi les candidats à pouvoir assurer la collaboration indispensable entre le Conseil Général, le Maire de Lyon et l'équipe municipale. Elle est, en effet, soutenue par de très nombreux élus de la Ville de Lyon et, notamment, l'Adjointe au Maire de Lyon, responsable de votre arrondissement, Bernadette ISAAC - SIBILLE.

Philomène MAGNIN, c'est le travail au sein **d'une équipe** large et dynamique qui rassemble des élus de toutes tendances de la Ville de Lyon, le Député que vous avez élu en Mars dernier, Roger Fenech et de nombreux représentants de chacun des quartiers de notre arrondissement.

C'est la **seule** à être investie par l'U.D.F. - MAJORITE PRESIDENTIELLE

Aussi : pour assurer une politique sociale et familiale active, pour mieux vivre dans le 6e Canton,

Le 18 mars prochain votez

Philomène MAGNIN

Conseiller Général sortant

Candidate d'Action Sociale et Familiale investie par l'U.D.F. / Majorité Présidentielle

2

1 *Portrait de Philomène Magnin*

© Bibliothèque municipale de Lyon

2 *Tract des élections cantonales de 1979*

© Archives municipales de Lyon

#syndicalisme #politique #affairessociales

UNE ENFANCE LABORIEUSE.
Philomène Magnin est née en 1905 à Caluire, l'année de l'arrivée au pouvoir d'Édouard Herriot à la Mairie de Lyon. Elle grandit dans une famille modeste et croyante. La mort de son père en 1911 fait tomber la famille dans la précarité, et Philomène doit rapidement contribuer en travaillant. Elle occupe d'abord un poste de domestique puis différents postes de vendeuse.

UNE SYNDICALISTE EN FAVEUR DU SYNDICALISME FÉMININ.
Les réalités du monde du travail rencontrent ses valeurs et elle s'engage rapidement dans le monde syndical. Elle adhère ainsi à la CFTC, la Confédération Française des Travailleurs Chrétiens, aujourd'hui CFDT. Philomène gravit rapidement les échelons et devient secrétaire de section. Elle s'engage pour le syndicalisme féminin et participe en 1924 avec d'autres ouvrières à une convention collective destinée au monde du commerce de détail.

FEMME POLITIQUE,
ENGAGÉE DANS LES AFFAIRES SOCIALES ET LE GRAND ÂGE.
Elle suit en parallèle des cours du soir en Droit, s'initiant aussi aux sciences politiques. Toutes ces expériences lui permettent d'obtenir un poste à « L'Écho de Fourvière », revue religieuse installée à l'ombre de la basilique.

Durant le Front Populaire, son engagement en faveur de l'égalité femmes-hommes s'affirme et se cristallise sur le droit de vote des femmes. Elle participe aux mouvements de Résistance.

À la Libération, elle est désignée par la CFTC pour siéger au Conseil municipal provisoire. Elle est la première femme à occuper cette fonction. Elle est élue en 1944 au Conseil municipal aux côtés d'Edouard Herriot. Elle restera conseillère municipale jusqu'en 1977. Sa carrière politique l'amena aussi à occuper des fonctions de Conseillère générale (1945-1949 et 1961-1985) et Conseillère régionale (1973-1976).

Elle occupe le poste d'adjointe aux Affaires sociales et d'administratrice des Hospices Civils de Lyon pendant plusieurs années. Elle innove en matière sociale, notamment en créant le premier Établissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes (Ehpad) de Lyon, l'établissement « Ma demeure ».

Philomène Magnin fut décorée de la croix de l'Ordre national du Mérite et nommée Chevalier de la Légion d'honneur. Dans le 5e arrondissement, la résidence du CROUS place Abbé-Larue ainsi qu'un pavillon de l'Hôpital Garraud lui rendent hommage. (S.P.)

ATC GROUPE

VILLE DE LYON 5e

1

Emma Gounot

26 février 1917 (Lyon) — 9 février 2017

Une féministe, figure du catholicisme social.

#catholicismesociale #enseignement #actionsociale

Emma Gounot est née à Lyon, en 1917. Elle est l'aînée d'une fratrie de 11 enfants. Figure du catholicisme social, elle est la digne héritière de son père Emmanuel Gounot, père de la loi sur l'Union Nationale des Allocations Familiales. Tout au long de sa vie, elle adopte une posture indépendante, à contre-courant, et cherche à créer du dialogue en dépassant les postures idéologiques.

AVOCATE ET PROFESSEUR DE DROIT.
Dès 1939, Emma débute sa carrière à la Faculté catholique de droit de Lyon où elle reprend la place de son père mobilisé sur le front. Elle y enseigne jusqu'en 1984, réussissant avec brio à s'intégrer dans un milieu très masculin. En parallèle, Emma Gounot exerce sa profession d'avocate spécialisée dans les affaires familiales, y compris des affaires de divorce, et politiques. Elle défend ainsi des résistant·es, à la Libération, des collaborateurs (dans le contexte de l'Épuration) ou encore des membres du FLN lors de la Guerre d'Algérie.

DANS LES ARCANES DU CATHOLICISME SOCIAL.
En 1939, elle intervient pour la première fois dans la Chronique Sociale sur le droit du travail, et y crée un cercle féminin - en non mixité choisie - de réflexion. À la Libération, elle consolide sa place au sein du mouvement du catholicisme social et devient en 1953 Secrétaire Générale des Semaines Sociales en France ; poste qu'elle occupera jusqu'en 1972.

Dès 1944, elle est une des chevilles ouvrières de l'Institut Social. Elle participe à un groupe sur les questions familiales composé de juristes et théologiens. Ce groupe prend son indépendance en 1972/1973 sous la forme de l'Institut des Sciences de la Famille. L'Institut forme de nombreux travailleurs sociaux, y compris sur l'accompagnement des femmes voulant avorter.

SAUVEGARDE DE L'ENFANCE ET L'ADOLESCENCE.
Elle prend la présidence de la Sauvegarde à la mort de son père en 1960. Profondément humaniste et sociale, elle écrivait dans les années 1990 : « Nous, la Sauvegarde, croyons que chaque être humain [...] est capable [...] de devenir [...] un peu plus acteur de sa vie. [...] nous ne refusons pas les « cas » les plus difficiles, ceux qui souvent sont refusés ailleurs ». Aujourd'hui une allée au nom d'Emmanuel Gounot, le père d'Emma, existe dans le 5e, mais aucune référence n'est faite au parcours de cette femme. (S.P.)

1 *Portrait d'Emma Gounot, 1994*

© Bibliothèque municipale de Lyon

Annie Neyret

12 décembre 1929 (Lyon) — 9 avril 2019 (Lyon)

Âme de la Renaissance du Vieux-Lyon.

#patrimoine

Personnage emblématique du combat pour la sauvegarde du patrimoine lyonnais, âme de la Renaissance du Vieux-Lyon pendant des dizaines d'années, Annie Neyret se bat pour un Vieux-Lyon remarquable mais aussi humain, valorisé pour son architecture comme pour la qualité de vie de ses habitant·es. Aux côtés de son mari Régis Neyret, elle joue ainsi un rôle moteur dans le classement du Vieux-Lyon comme premier Secteur sauvegardé de France, en 1964, deux ans après la loi Malraux, puis dans l'inscription du site historique de Lyon sur la liste du Patrimoine mondial de l'humanité par l'Unesco en 1998.

LES HOMMES PASSENT AVANT LES PIERRES.

Annie Neyret tire son action de la pratique du terrain, entraînant les élus·es, les régisseurs, les responsables des offices d'HLM, les chefs de chantier dans les rues, les cours, les traboules, les escaliers du Vieux-Lyon pour leur faire comprendre la nécessité de conserver ces lieux tout en les adaptant pour les nouveaux occupants. Elle prend tous les risques, et même celui de ne pas plaire, force les portes et les téléphones, mobilise les intervenants telle une passionaria en campagne. Son opiniâtreté devient légendaire et force l'admiration.

Animée d'un humanisme profond, elle reste à l'écoute des petits et des grands, menant un combat en faveur de la mixité sociale dans ce quartier, visant à ce que chacun·e se sente passeur et passeuse de mémoire. Elle affirme : « Une certaine bourgeoisie me désole quand elle croit que certaines architectures sont le privilège d'une société particulière. Comme si un prolétaire n'était pas à même de ressentir du plaisir sous des plafonds à la française ».

HOMMAGE.

Annie Neyret reste définitivement attachée à une vision revigorante et généreuse d'une ville qui a à coeur de se souvenir de son passé, de respecter son patrimoine, de le valoriser, d'en faire une richesse toujours vivante et offerte à toutes et tous. La Ville de Lyon a choisi de rendre hommage à ce couple exemplaire, en donnant leur nom au Prix Citoyens du patrimoine et prochainement à la promenade située le long des quais de Saône entre le Pont La Feuillée et le Palais de Justice. (P.C.)

1 *Annie Neyret en 1986*
© Bibliothèque municipale de Lyon

2 *Annie Neyret avec son époux Régis, le 8 juillet 1986 au Club de la presse, alors qu'il reçoit la rosette d'officier dans l'Ordre national du Mérite des mains de Charles Béraudier, président du conseil régional.*
© Bibliothèque municipale de Lyon

Bernadette Isaac-Sibille

30 mars 1930 (Lyon) — 2 janvier 2021

La première femme Maire d'arrondissement de Lyon.

#politique

Bernadette Sibille, épouse Isaac, est née le 30 mars 1930 à Lyon. Elle est un des piliers de l'UDF (Union pour la Démocratie française) dans le Rhône jusqu'en 1999 et se déclare « militante familiale ». Elle est la mère de Cyrille Isaac-Sibille, Député du Rhône.

POLITIQUE LOCALE.
Sa carrière politique débute en 1977 lors de son élection au conseil municipal de la Ville de Lyon aux côtés du Maire Francisque Collomb. Elle sera élue en 1983 Maire du 5e arrondissement, et sera la première femme à occuper le poste de Maire d'arrondissement à Lyon. Très attachée à l'arrondissement, elle était souvent aperçue dans les rues, souriante. Elle se présente aux élections cantonales en 1985, sans succès. Elle est élue en 1992 au Conseil général du Rhône, membre de la Commission culture et éducation. Elle démissionne de ses fonctions de Conseillère d'arrondissement et Conseillère municipale en 1995.

POLITIQUE NATIONALE.
Elle fait une entrée remarquée sur la scène nationale en étant élue Députée en 1988, contre le candidat PS Gérard Collomb. Elle sera réélue en 1993 et 1997. Durant ses trois mandats, son action sera centrée sur les affaires familiales et la politique étrangère. Ainsi, elle fut membre de la Commission des affaires culturelles, familiales et sociales (de 1990 à 1997) et de la Commission affaires étrangères (1997-2002). Elle participe aussi à la Commission d'enquête sur l'état des droits de l'enfant en France (1998) et à la Commission spéciale sur la loi bioéthique (2001-2002). Elle est nommée Vice-présidente de la Commission spéciale sur l'état des droits de l'enfant (1998) et assume les fonctions de Secrétaire de l'Assemblée Nationale en 1998-1999.

En 1999, elle démissionne de l'UDF en contestation de l'élection à la présidence de la Région d'Anne-Marie Comparini en place de Charles Millon. Sa liste aux élections municipales de 2001 ne recueille pas suffisamment de voix et elle n'est pas non plus réélue à l'Assemblée nationale en 2002, quand Anne-Marie Comparini reçoit l'investiture de l'UDF et de l'UMP.

Son décès en janvier 2021 a fait l'objet de nombreux hommages. (S.P.)

1 *Accueil de Simone Veil en camapgne pour les élections européennes de 1989.*
© Bibliothèque municipale de Lyon

2 *Élections législatives de 1988. La candidate Bernadette Isaac-Sibille, investie par l'Union du Rassemblement et du Centre (U.R.C.), arrivera en tête dans la première circonscription de Lyon.*
© Bibliothèque municipale de Lyon

Appel à contribution

Cette exposition est l'occasion de lancer une démarche participative et au long cours sur le Matrimoine de notre arrondissement, afin de rendre visible les femmes dans notre espace public.

La Mairie du 5e arrondissement de Lyon vous invite donc à contribuer en :

- **Proposant des femmes inspirantes pour nommer nos prochains aménagements urbains (rues, parcs, établissements publics…)**
- **Nous signalant des femmes ayant marqué l'Histoire, qui ont un lien avec notre arrondissement (lieu de naissance, lieu de vie, lieu de mort, lieu de travail…)**

À cet effet, deux boîtes à idées sont disponibles en Mairie (Portail central du parc - angle de rues Locard / Point du Jour) et Annexe (5 place du Petit Collège - Accueil au 1er étage).

Par ailleurs, vous pouvez aussi nous adresser vos contributions à l'adresse email suivante : mairie5.protocole@mairie-lyon.fr

Remerciements

Cette exposition n'aurait pas pu se faire sans le soutien et le dévouement de personnes ou d'organisations que nous remercions chaleureusement :

Les équipes de la Bibliothèque municipale de Lyon, particulièrement Philippe RASSAERT ; les équipes du Centre d'Histoire de la Résistance et de la Déportation (CHRD), et particulièrement Régis LE MER ; les agents des Archives municipales de Lyon, et particulièrement Louis FAIVRE D'ARCIER, directeur ; le Musée Curie ; le Musée Lugdunum ; le conseil de quartier Point du Jour - Champvert - Jeunet ; la Renaissance du Vieux Lyon, et notamment Frédéric AURIA et Georges GUERRIER ; le couvent des Petites Sœurs de la Sainte-Enfance ; l' Hôpital de Fourvière ; André PELLETIER, historien ; Corinne POIRIEUX/ PELLETIER des Éditions Lyonnaises d'Art et d'Histoire ; Pierre- Edmond DESVIGNES, Président Historical - Cities.org ; Charlotte DEBELLE DUPLAN, archiviste du Diocèse de Lyon ; Sœur Maryvonne DUCLAUX, religieuse archiviste de la congrégation Sacré-Cœur de Jésus ; Sœur Alice NOIR, supérieure de la congrégation des Sœurs hospitalières de Notre-Dame de Pitié de Lyon ; Jean Louis CLEMENSON, petit-neveu de Gabrielle DUPOND-EBRARD ; Jean-Dominique DURAND, conseiller d'arrondissement.

Directrice de la publication : *Nadine GEORGEL, maire du 5e arrondissement de Lyon*
Coordination du projet et recherches : *Sophia POPOFF, Enzo POULTRENIEZ*
Recherches, rédactions et relectures : *Sophia POPOFF, Enzo POULTRENIEZ, Catherine GOUJON, Bénédicte DRAILLARD, Philippe CARRY, Rashida GOUZ, Sandrine ROMAND*
Production graphique et scénographie : *Laetitia GAUTIER et Agence ATC GROUPE*
Financement : *Mairie du 5e arrondissement et Ville de Lyon. Mars 2021.*